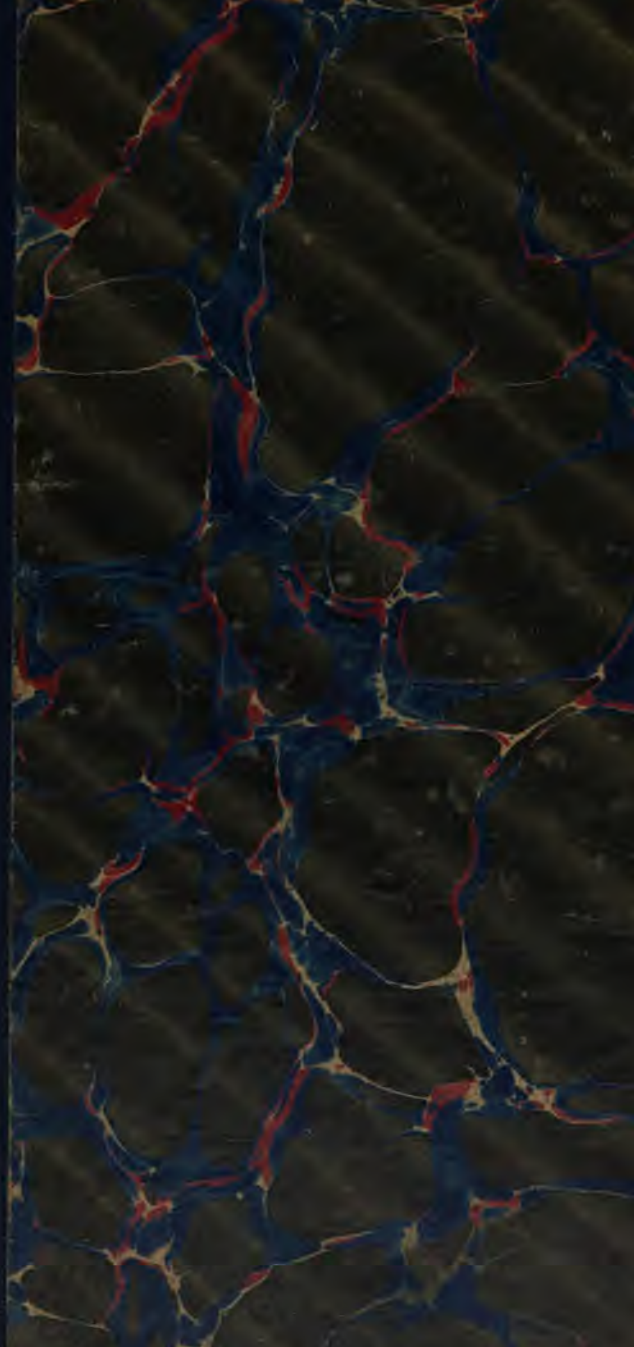
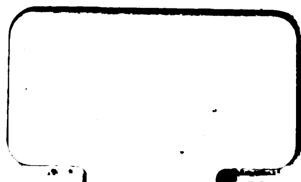



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





L'ECOLE

DE

L'AMITIÉ.

PREMIERE PARTIE.

I

L'ECOLE

DE

L'AMITIÉ.

PREMIERE PARTIE.

I

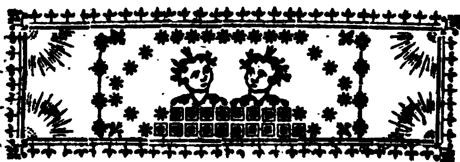


VERS
A L'AUTEUR
DE L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ.

ENFIN donc il exiſte un Roman qu'on peut lire,
O vous ! que la nature inſpire ;
Aimable Fils du ſentiment,
Que votre deſtin a de charmes !
De deux beaux yeux en ce moment,
Ah ! venez voir couler des larmes !
De vos tendres Héros, ſi j'en erois le Portrait,
(Souvent on ſe peint dans un autre)
Vous êtes des amis le modèle parfait,
Je voudrois devenir le vôtre.

Par M. ***

L'ÉCOLE



L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ.

LA Comtesse de Gerseüil étoit d'une des plus anciennes Maisons de Picardie : elle étoit restée Veuve dans cet âge, où le tumulte des passions cesse d'être un écueil pour la vertu : son caractére la rendoit aimable, son mérite & sa conduite l'avoient toujours fait estimer à la Cour & à la Ville : elle jouissoit d'un bien considérable, & faisoit sa principale occupation d'élever un fils unique qui lui étoit resté. Ses soins avoient réüssi ; le Comte de Gerseüil étoit le modéle des jeunes

gens de son tems. Né avec un esprit juste, une ame douce & sensible, il y joignoit la noblesse des sentimens, & tous les agrémens qui peuvent donner l'éducation la plus cultivée, & un goût naturel pour les Lettres. Dès qu'il fut en âge d'être presenté à la Cour, & d'entrer dans le monde, la Comtesse sa mere lui ôta son Gouverneur, & lui parla ainsi.

Vous voilà parvenu, mon fils, à l'âge de dix-huit ans; je n'ai jusqu'ici qu'à me loüer des événemens de votre jeunesse; mais le Théâtre où vous allez paroître, perd souvent les gens de votre âge & de votre état. Recevez donc les derniéres leçons d'une mere qui vous aime tendrement, & qui ne veut plus désormais que vous la regardiez que comme votre meilleure amie. Vous êtes homme de qualité; il faut l'a-

voir sçu, mais il faut presque l'oublier; ce n'est pas à votre mémoire à vous le rapeller, ce sont les sentimens de votre ame qui doivent seuls vous en faire ressouvenir dans toutes les occasions de votre vie.

Votre figure est noble, elle ne sçauroit déplaire; mais vous n'êtes point joli; je n'ai point été femme, ni mere sur cet article, j'en ai beni le sort; les avantages d'une figure brillante & distinguée, ne me paroissent à desirer que pour ceux qui ont leur fortune à faire; je conviens que souvent l'extérieur prévient, & facilite des moyens de parvenir. Mais croyez, mon fils, que c'est souvent aussi une occasion prochaine, & sûre de tomber dans mille inconvéniens fâcheux : les hommes sont entr'eux (peut-être un peu moins ouvertement) tout aussi foibles, & pleins de petitesses

que nous. La jalousie des vertus ou des talens les frape bien moins, que l'envie ne les déchaîne contre ceux de leurs camarades, qui ont sur eux l'avantage des graces extérieures : on se trouve cent ennemis sourds, dont on ne se doutoit pas : les tracasseries naissent de toutes parts, les ridicules pleuvent ; en un mot, je ne finirois pas si j'entreprenois de vous détailler tous les dangers où est exposé en entrant dans le monde, un homme d'une très-jolie figure. Je me suis peut-être trop étendu sur un chapitre si frivole ; je sçais même que je vous fais tort, vous êtes assez bien fait pour n'avoir pas besoin de consolation là-dessus ; d'ailleurs je vous connois assez pour ne pas vous soupçonner d'en être trop occupé.

Vous avez de l'esprit, vous l'avez peut-être plus cultivé que la

plûpart des jeunes gens avec qui vous vivrez; vous aimez les Sciences, les Lettres, & tout ce qui eſt du reſſort de l'eſprit : c'eſt un avantage ; uſez-en pour votre ſatisfaction particuliére, mais n'en abuſez pas dans le monde ; défendez-vous ſur-tout d'un petit mouvement d'amour propre, qui invite à vouloir briller aux dépens des autres : cet amour propre eſt bien mieux ſatisfait, & doit être bien plus flatté, quand on laiſſe deviner à ceux qui nous entendent le mérite de notre eſprit, & les connoiſſances dont il eſt orné. La modeſtie & la ſimplicité (pourvu qu'elles ſoient naturelles) ſont les deux qualités les plus ſûres pour être eſtimé, & ſur-tout pour ſe faire aimer. L'orguëil eſt le premier vice, & le plus inſéparable de l'humanité ; c'eſt en travaillant à s'en dépoüiller ſoi-même,

& en évitant avec soin de blesser celui des autres, qu'on parvient à leur plaire.

Vous irez souvent à la Cour, aprenez de bonne heure à connoître ce pays; soyez-y respectueux, & jamais bas; ne vous pressez point de débiter les nouvelles, parlez peu, & sur-tout ne dissertez point. Les ridicules s'y donnent plus aisément encore qu'ailleurs, & partis de-là, ils deviennent ineffaçables : ils influënt même souvent sur les événemens de la vie les plus sérieux. N'employez ni la flatterie ni l'intrigue, pour obtenir les graces dont vous serez susceptible; cherchez à vous en rendre digne par votre bonne conduite, par votre aplication à votre métier : & faites ensorte que les bontés du Roi & de ses Ministres en votre faveur, leur soient suggérées par la réputa-

tion que vous aurez sçû mériter.

Dans le monde en général, soyez toujours occupé du desir de plaire : ne négligez jamais la politesse, j'insiste sur cet article : pour être assez poli, il est nécessaire que vous croyiez peut-être l'être un peu trop : car je trouve qu'aujourd'hui le prétexte d'introduire plus d'aisance dans l'usage du monde, en a presque banni la politesse.

Votre nom, votre famille, tous vos entours, vous ont destiné à vivre dans la plus grande compagnie ; vivez-y, mais sans affectation, sans avoir l'air d'en tirer une vanité qui seroit au-dessous de vous : n'ayez jamais non plus avec ce qu'on apelle les grands Seigneurs, certains tons légers & familiers, qui sont toujours déplacés : vous êtes fait pour aller par-tout ; votre naissance vous met à côté de tout le

monde; mais ce pays-ci admet des rangs, des distinctions: ceux qui en joüissent ne sont souvent que trop tentés de s'en prévaloir & d'en abuser: les gens de qualité qui vivent avec eux doivent observer (même dans la liaison la plus particuliére) une certaine réserve honnête, & sans bassesse, pour ne jamais ouvrir de porte à l'impertinence.

Il y a encore un autre ridicule dont je me flatte que vous vous préserverez; c'est la recherche affectée & la fausse interprétation de ce mot si rebattu, *bonne compagnie*, on doit sans doute éviter soigneusement la mauvaise; c'est le plus grand de tous les malheurs de s'y livrer; on n'en revient jamais: l'esprit s'y gâte, le cœur s'y corrompt. On s'y perd de tout point, & sans ressource: vous en aurez trop d'exemples devant les yeux; mais pour

constituer la bonne compagnie, ce n'est ni la naissance, ni le brillant, ni la mode qui doivent décider : ces objets ne frapent, n'éblouissent que les sots : ne consultez que la voix publique & le suffrage général des honnêtes gens, c'est le seul moyen de ne pas s'y tromper.

Voilà à peu près, mon fils, tout ce que je voulois vous dire & que je vous prie de ne point oublier : je ne prétends point vous faire ici un long sermon qui vous ennuye, ou vous révolte : il me suffit d'être sûre que dans les occasions, vous écouterez toujours avec complaisance les avis de l'amitié. Je ne vous parle point de vos amusemens, de vos plaisirs : j'en laisse le choix à votre heureux naturel que je connois, & je suis persuadée que dans la satisfaction de vos goûts, même de vos

passions, vous n'en séparerez jamais l'honnête homme.

Le Comte de Gerseüil embrassa sa mére, & l'assura, en la remerciant, qu'il ne perdroit point de vûë des préceptes si sages, & dictés par un sentiment qui lui étoit si cher; il ne la trompa point, & si dans la suite il a pû lui occasionner quelques chagrins, il n'eut aucuns reproches à se faire, & on verra que le sort seul y eut part.

Gerseüil avoit été élevé dès l'enfance avec le Marquis de Barbazan: en sortant du Collége ils entrérent ensemble à l'Académie: ils ne se quittoient point; l'amitié la plus tendre les unissoit: elle étoit fondée sur la connoissance intime de leur caractére, & l'estime réciproque qu'ils avoient conçuë l'un pour l'autre, dès qu'ils avoient été en état d'en juger. Il y a peu

d'exemples d'une union auſſi parfaite ; c'étoit une confiance ſans réſerve ; ils ſe voyoient ſans ceſſe, & ils avoient toujours quelque choſe à ſe dire : cette intimité ne ſe démentit jamais ; & ils méritérent par la ſuite d'être cités pour modéles de l'amitié.

Cet exemple prouve que ce ſentiment ne naît pas toujours de la conformité des caractéres, on ne peut pas ſe reſſembler moins de ce côté-là : Gerſeüil étoit doux & tranquille ; ſon ami étoit vif & impétueux : l'un avoit tous les goûts ſérieux dans l'âge, où d'ordinaire on les conçoit à peine : l'autre étoit naturellement porté à la plus grande diſſipation, il y avoit preſqu'autant de différence dans leur extérieur : le Marquis de Barbazan avoit la plus jolie figure qu'on pût voir : un viſage frais & piquant, une phi-

fionomie pleine d'eſprit & de feu: la taille leſte, élégante ; en un mot, on ne ſçauroit réunir plus de graces de tout point ; & parmi la jeuneſſe, Gerſeüil étoit le ſeul qui n'en fût pas jaloux.

La Comteſſe avoit vû naître l'union de ſon fils & du Marquis de Barbazan ; elle la voyoit durer avec plaiſir, il étoit homme de qualité, il avoit perdu ſes parens dès ſon enfance : il avoit du bien ; il étoit aimable, & deſiré par-tout : elle-même l'aimoit, & le traitoit comme s'il eût été ſon fils. Ils alloient ordinairement tous enſemble paſſer l'Automne à Gerſeüil : c'étoit une fort belle Terre à 15 lieuës de Paris, agréable par ſa ſituation, & par le voiſinage qui étoit alors rempli de très-bonnes Maiſons : le Comte de Gerſeüil deſiroit peu d'en faire un uſage bien fréquent ; mais

il y étoit entraîné par sa complaisance pour son ami à qui le tourbillon du monde étoit nécessaire : les dons qu'il avoit reçus de la nature ne lui avoient cependant point gâté l'esprit, il avoit l'air d'être le seul à les ignorer : il ne pensoit pas même à en profiter. Le commerce des femmes lui plaisoit pour la société, mais s'il en avoit trouvé qui eussent essayé sur lui le pouvoir de leurs charmes, aucunes n'avoient touché son coeur. Un jour que ces deux amis revenoient ensemble d'une maison où ils avoient passé la journée, & où il y avoit plusieurs personnes très-jolies, Gerseüil ne put s'empêcher de parler à Barbazan de son indifférence. Est-il possible, lui dit-il, que de tant d'objets faits pour plaire, avec qui nous vivons journellement, aucun ne vous ait encore fait impression?

J'en suis d'autant plus étonné que la vivacité de votre caractére sembleroit être une facilité de plus pour devenir amoureux ; je vois même des jours où je vous trouve si gai, si galant, si empressé, que je m'attends à vous voir le lendemain prêt à m'avoüer une passion naissante : car je suis bien sûr que j'en serai le premier instruit ; sans doute, reprit Barbazan, si ce malheur-là m'arrive, je n'aurai point d'autre confident : mais je crois en être bien loin. Je vais vous dire naturellement tout ce que je pense. Peut-être ne tiendroit-il qu'à moi d'être à peu près homme à bonnes fortunes, si j'avois assez de faux dans l'esprit pour me laisser aller au brillant que ce rôle-là me paroît annoncer : mais j'en ai été dégoûté de bonne heure, par les exemples : quelle vie pénible S. Far n'est-il

pas obligé de mener, que de soins, que de pas, que de lettres, de messages, il se donne plus de tourmens, plus d'embarras, pour cinq à six femmes qu'il n'aime point, que ne pourroit faire l'homme le plus véritablement épris pour l'objet qu'il adoreroit. N'est-ce pas sacrifier les plus belles années de sa vie à une vraie chimére ? car enfin, que lui en revient-il ? une vaine fumée, la fausse satisfaction d'une vanité frivole : & que lui en restera-t-il ? beaucoup de ridicules, & nécessairement des ennemis ; plus il est à la mode, plus il est sûr d'être haï tôt ou tard par celles qu'il aura trompées, & plus encore par celles qu'il aura négligées. Ne vois-je pas d'Orval resté sans crédit à la Cour ? sans considérations à la Ville ? A-t-il des amis ? je ne lui en connois pas : Eh comment

en auroit-il ? Il eſt parvenu à l'âge qui touche à la vieilleſſe ſans avoir eû le tems de penſer ? ſans avoir pû s'occuper à d'autre choſe, que de tous les bons airs, qu'il falloit ſoutenir ? Non ces tableaux-là ne m'ont point tenté dès qu'on m'a ouvert les yeux pour les bien voir. Je conviens qu'un attachement ſérieux peut procurer le bonheur de celui qui s'y livre, quand il aime de bonne foi, & qu'il eſt véritablement aimé d'une femme raiſonnable ; mais cela eſt ſi rare ! D'ailleurs vous me connoiſſez, j'aime le monde, la Cour, j'aime à aller en Général ; & il me ſemble qu'un goût ſuivi borne néceſſairement à la ſociété de ſa maîtreſſe ; ce ſacrifice ſeroit trop fort pour moi : une réflexion plus forte encore me détourneroit d'un engagement : je me connois ; je ſuis vif, même violent,

je

je ferois jaloux avec fureur ; je tourmenterois malgré moi la femme la plus respectable, je ferois son malheur & le mien ; non, vous dis-je, je dois conserver libre, un cœur qu'il seroit dangereux d'exposer aux transports de l'amour. Je me suis restraint à l'amitié ; c'est un sentiment doux, il tempére la fougue naturelle de mon caractére : notre union me plaît, elle satisfait mon ame, ma plus grande sensibilité est pour vous, mon cher Gerseüil, & j'y trouve un plaisir, que j'espére ne voir jamais troublé. Que nous sommes formés différemment, reprit le Comte ? Je vous aime de toute mon ame depuis notre enfance ; mais cette ame, mon cher Barbazan, n'est point entiérement contente. Oüi les sentimens que j'ai pour vous sont inaltérables ; la mort seule pourra les détruire ; mais en-

core une fois dans ce commerce intime qui nous lie (j'ose vous l'avoüer) malgré les tristes épreuves que j'ai déja faites à l'âge de 22 ans, malgré les plus fortes résolutions, mon cœur sent un vuide qui l'attriste quelquefois involontairement : quel bonheur dans l'union de deux coeurs vraiment touchés ! vous ignorez quel trouble charmant on éprouve à la premiére vûë de l'objet destiné par l'amour pour nous fixer ; quel désir de le revoir ! quel empressement de le chercher ! quel plaisir de deviner quelque moyen de lui plaire ! quelle satisfaction mêlée d'une douce crainte quand on croit trouver le moment de se déclarer ! Avec quelle agitation délicieuse on vient chercher le soir dans les yeux d'une femme qu'on adore, la réponse d'un billet qu'on a hazardé le matin ; com-

bien de douceur inexprimable porte dans l'ame, un rayon d'espérance! Enfin que de félicité quand on se croit sûr d'avoir plû! l'Univers disparoît aux yeux d'un véritable amant; il ne forme plus de pensées, de désirs, que pour ce qu'il aime; absent comme présent, il ne voit que cet objet; c'est la source unique de tous ses mouvemens, de toutes ses affections; le principe de son existence, l'ame de sa vie. Je vous parle un langage qui vous est encore étranger, mais vous l'entendrez un jour; vous sçaurez que je n'en dis pas trop. Oüi, se chercher avec ardeur, se voir avec transport, se dire qu'on aime, se jurer qu'on aimera jusqu'à la mort, le redire sans cesse, & croire toujours le prononcer pour la premiére fois, n'avoir qu'une volonté, qu'un sentiment, qu'un intérêt; quel sort,

mon cher Barbazan ; & qu'on doit porter envie à ceux qui peuvent en joüir ! Voilà précisément la peinture du Marquis d'Elcour & de Madame de Sesanne ; que d'Elcour est heureux d'avoir sçu lui plaire ! qu'elle a d'avantages réels & de titres flatteurs pour son amant ! Je veux absolument vous mener chez elle ; c'est une femme qui a prouvé les qualités de son cœur dans toutes les occasions essentielles de sa vie ; une femme considérée, qui a des amis, qui les mérite ; elle a un esprit naturel, une gayeté douce, un caractére égal, solide dans l'amitié ; pleine d'agrémens dans la société, toujours vraie, toujours sûre ; & vous verrez que je ne la flatte point ; d'ailleurs vous en devez avoir oüi parler sur ce ton-là dans le monde ; il n'y a qu'une voix sur elle. Je le répéte encore, d'Elcour est trop

heureux de lui avoir plû ; il est vrai qu'il est aimable ; j'ai oüi dire qu'il avoit eu des ennemis toute sa vie, & j'en ai toujours été étonné ; car il est doux, poli, & sçait avoir de l'esprit sans être méchant. Il a même les qualités essentielles, & on en fait cas, quand on les connoît. Je les vois quelquefois, & je vois qu'il adore Madame de Sésanne : il paroît sentir jusqu'au fond de l'ame le bonheur d'en être aimé : il ne vit précisément que pour elle ; & c'est-là la vraie, la seule félicité. Toutes les fois que je les rencontre ensemble, j'en sors avec un sentiment que je suis presque honteux d'avoir, j'en suis jaloux. Je pense comme vous, répondit le Marquis ; les gens dont vous parlez sont heureux sans doute, & je conviens qu'ils méritent de l'être l'un & l'autre, mais vous êtes fait

pour n'ennuier personne : jouissons, mon ami, de notre tranquillité présente, & qui sçait ce que l'avenir nous garde ? Pour moi je vous aime, je m'amuse dans le monde; mon cœur & mon esprit sont contens.

Telles étoient souvent leurs conversations, & malgré la diversité de leurs opinions, ils finissoient toujours par s'aimer davantage : c'étoit un intérêt continuel & apliqué sur-tout : une complaisance entiére & réciproque, jusqu'à leur bourse étoit commune; on les nommoit dans le monde Oreste & Pilade, & on se croyoit obligé à ne les jamais prier l'un sans l'autre; cependant comme Barbazan aimoit le jeu, il alloit plus souvent que son ami chez la Princesse de... où on jouoit les soirs au Pharaon. Un jour qu'ils y étoient ensemble, Ger-

feüil fit ses efforts pour emmener Barbazan, ne pouvant y rester avec lui ; mais le Marquis avoit perdu quelques jours avant, il étoit piqué, & sans affecter trop d'obstination, il pria instamment Gerfeüil de l'y laisser, en l'assurant qu'il iroit de bonne heure le rejoindre dans la maison où il étoit engagé. Celui-ci sentant qu'il l'affligeroit de le presser davantage, s'en alla ; mais en sortant il prit à part un des Valets de Chambre de la Princesse, & lui donna deux loüis en le chargeant de suivre de l'œil le jeu de M. de Barbazan, & de venir secrettement lui en rendre compte, quelque heure qu'il fût quand on se retireroit. Il rentra sur les deux heures, & n'ayant entendu parler de personne, il défendit à son Suisse de se coucher, & ordonna qu'on le réveillât s'il venoit dans la nuit

quelqu'un le demander. Il entendit en effet entrer dans sa chambre sur les six heures du matin : c'étoit le Valet de Chambre qu'il attendoit, il lui dit que M. de Barbazan ayant perdu tout ce qu'il avoit sur lui, avoit joüé encore long-tems sur sa parole ; & que quand le jeu avoit fini, il redevoit douze cens loüis. Gerseüil remercia son commissionnaire : & dès qu'il fut parti, il se fit habiller, envoya chercher un Fiacre, & sans mener aucun de ses gens avec lui, il se rendit chez son Notaire, où il avoit cent mille francs déposés pour acheter un Régiment à la premiére occasion, il prit dix mille écus : il alla sur le champ chez l'homme à qui son ami étoit redevable, le paya, & lui fit donner un reçu au nom de Barbazan. Dès qu'il eut ce papier, il rentra chez lui

lui, en fit une envelope, & l'envoya chez le Marquis par un homme sûr, & qu'on ne connoissoit point pour être à lui, avec ordre de ne remettre le paquet qu'à son Valet de Chambre, si le maître n'étoit pas éveillé ; ce qui fut exécuté. Barbazan sonna fort tard, son sommeil n'avoit pas été fort tranquille ; le réveil étoit triste ; mais quel fut son étonnement, quand en ouvrant ses rideaux on lui remit le papier dont on vient de parler ! Il lut à deux fois cette quittance, il croyoit presque n'être pas encore éveillé ; au milieu de la confusion de ses idées, comment, s'écria-t-il tout-d'un-coup, Gerseüil a-t-il pû être si-tôt instruit de ce qui s'est passé cette nuit ? car il ne balança pas long-tems, & il reconnut dans l'instant les soins & l'ouvrage de l'amitié ; il se leva & courut chez

le Comte qui se doutoit bien qu'il ne tarderoit pas à le voir arriver. Que de sentimens oposés vous me faites éprouver à la fois, lui dit Barbazan en le serrant dans ses bras ; la honte & le regret, la joye la reconnoissance, tout se confond en moi dans ce moment.... En voilà trop, lui dit Gerseüil, qu'il embrassoit encore ; j'ai le bonheur de ne pas aimer le jeu, mais je suis loin d'être assez injuste pour penser qu'on doive être honteux de ce goût-là : modérez vos regrets ; quel est l'homme de notre âge, qui n'a pas fait ou ne fera pas une folie dans sa vie ? J'ai pensé bien différemment sur cet événement : j'en ai presque été bien-aise pour vous : je connois votre vivacité, mais je sçais ce que peut la réflexion sur un caractére doux, & un cœur bien fait : je suis sûr qu'on ne vous verra

jamais joüer sur votre parole, & je vous trouve heureux d'être corrigé de bonne heure & à si bon marché. Quant à moi, c'est un des plus beaux momens de ma vie, d'avoir trouvé une occasion de vous obliger sérieusement. On s'aime bien rarement dans le monde, mais il est presqu'aussi peu commun qu'il se présente une circonstance où l'on puisse prouver la vérité de l'amitié : n'en parlons donc plus, & venez avec moi chez ma mere, où il y a déja beaucoup de monde, & où nous sommes sûrement attendus : Barbazan l'arrêta & l'assura qu'il ne sortiroit point de sa chambre sans avoir pris avec lui des mesures certaines pour le payement des vingt-six mille francs qu'il venoit d'avancer si généreusement pour lui. Cela n'étoit pas pressé, répondit le Comte, mais puisque

vous le voulez abſolument, je vais vous dire ce que je penſe là-deſſus : malgré notre amitié intime, il ne me conviendroit pas de vous offrir dix mille écus en préſent : cependant je ſçai votre ſituation ; juſqu'à la mort de votre oncle, dont vous attendez de grands biens, votre revenu eſt borné : il eſt en terres : cette ſomme vous incommoderoit à payer, je n'y conſentirai point ; je ſçai même que vous aviez hier beaucoup d'argent ſur vous, que vous perdites avant de vous faire marquer : je vous crois embarraſſé peut-être dans ce moment-ci : j'ai voulu vous rendre ce petit ſervice dans ſon entier ; j'ai pris dix mille écus chez mon Notaire, en voilà le reſte, je veux, j'exige que vous l'acceptiez : & je conſens que vous me faſſiez une obligation de trente mille francs payable dans dix ans :

ce terme donnera le tems à votre oncle qui a près de 80 ans, de vous laisser sa succession qui vous est assurée, & je suis fort en état de l'attendre. Barbazan ne se rendit qu'avec peine à des arrangemens si nobles, enfin il fallut céder, & après lui avoir renouvellé tous les sentimens dont il étoit pénétré; dès que tout fut constaté par écrit, ils passérent chez la Comtesse, ils y trouvérent une assemblée nombreuse & brillante; la Duchesse de... y étoit; quoiqu'elle fut fort proche parente de Madame de Gerseüil, leur conduite avoit été toujours si différente, qu'elles n'avoient jamais vécu ensemble; mais la Duchesse depuis quelque-tems avoit paru se jetter à sa tête, & Madame de Gerseüil, sans en deviner, ni même en chercher les raisons, s'y étoit prêtée dans la seule pensée que cela

pourroit être utile à la fortune de son fils : car la Duchesse, à qui un Ministre puissant avoit été longtems attaché particuliérement, étoit restée son amie ; ce qui lui donnoit un très-grand crédit, elle étoit encore jeune, elle avoit de la beauté, & (quoi qu'avec un esprit médiocre) la coquetterie & un grand usage du monde la rendoient aimable dans la société, quand elle vouloit l'être. C'étoit de ces femmes qu'on n'eût peut-être pas trop voulu voir, si elle avoit été une simple particuliére ; mais elle joüissoit de l'espéce de considération (au moins aparente) que donnent nécessairement en ce païs-ci un grand nom, des entours considérables, & une Charge à la Cour. On se mit à table ; un grand repas est toujours long, mais la conversation y fut vive & soutenuë agréa-

blement : après avoir parlé de beaucoup de choſes différentes, on en vint aux ouvrages du tems. Il me ſemble, dit la Comteſſe de Murçay, qu'on n'a jamais vû tant de petits Livres qu'on en voit aujourd'hui ; on eſt inondé de Brochures ; & il n'y en a guéres qu'on puiſſe achever.

Le Marquis d'Elcour prit la parole ; avez-vous vû, dit-il à Madame de Murçay, la Tragédie du Baron d'Olban ? Non, dit-elle, j'étois à la campagne quand on l'a donnée, mais on m'avoit mandé qu'elle avoit eu du ſuccès, & j'ai été étonnée de trouver à mon retour des gens qui en diſoient du mal. Je crains, reprit d'Elcour, qu'il n'y ait de la prévention dans le jugement de ces perſonnes-là ; car ſans vouloir me donner pour connoiſſeur, il m'a paru (& le public a penſé comme moi) qu'elle étoit

bien écrite, qu'il y avoit de très-beaux momens, & qu'elle étoit faite pour faire honneur à l'Auteur. Mais je crois que d'Olban a eu tort de se nommer ouvertement ; je sçais qu'il est presqu'impossible qu'un Auteur reste à jamais inconnu, mais il me semble qu'il faut avoir l'air de le desirer, & paroître au moins respecter au-dehors les préjugés établis, eût-on raison de les condamner. Celui-ci me paroît insensé ; il est même peut-être honteux pour une Nation comme la nôtre, de penser que les ouvrages d'esprit ne doivent jamais être l'occupation déclarée des gens du monde. Si un homme de qualité pensoit assez faussement pour croire au-dessous de lui, de cultiver les Lettres, ne seroit-ce pas s'en avoüer incapable ? & s'il s'en occupe, pourquoi s'en cacher ? pourquoi ne

pas chercher à s'éclairer par le jugement général ? J'ai ſouvent, dit Madame de Gerſeüil, entendu faire cette diſcuſſion, & quoiqu'au fond je ſois aſſez de votre avis, j'avouë que j'ai trouvé des gens ſenſés, qui de bonne foi étoient opoſés à mon ſentiment, & qui prétendent que l'aplication aux ouvrages d'eſprit, pouſſée juſqu'à la compoſition, exige trop de tems, trop de ſoins : & que celui qui s'y adonne ſérieuſement, ne peut s'empêcher de négliger l'étude de ſon métier, qui doit avec juſtice paroître beaucoup plus eſſentielle. Non, Madame, répondit d'Elcour, cette raiſon ſpécieuſe ne nous a ſûrement pas perſuadé ; les occupations de la nobleſſe en France (pendant la paix ſur-tout) laiſſent bien du vuide, & je vois que le luxe & la frivolité le rempliſſent en l'augmentant ; mais levons

le rideau, nous trouverons un autre fondement à cette opinion fausse; le voici. L'esprit se trouve souvent, mais les talens sont moins ordinaires à rencontrer; le plus grand nombre est de ceux qui en manquent; & une basse jalousie les déchaîne sourdement contre tout ce qu'ils ne peuvent s'empêcher d'estimer & d'envier intérieurement. On convint que le Marquis d'Elcour n'avoit pas tort; Madame de Murçay ajouta qu'il paroissoit qu'on revenoit peu de cette erreur, & qu'il étoit fort à souhaiter qu'on s'en désabusât tout-à-fait. Je sens, dit-elle, que s'il peut être une fois reçu, que les gens de qualité & de la bonne compagnie mettent leurs talens au jour, sans se donner de ridicule, le public doit y gagner: les sentimens que donne la naissance, dévelopés

par l'éducation, doivent embellir les ouvrages, & les mettre fort au-dessus de ceux où on ne trouve que de la ſcience & de l'eſprit. A ce mot, la Ducheſſe qui n'avoit pas toujours été à la converſation générale, ſe retourna du côté de Gerſeüil; puiſqu'on en eſt encore à cette diſſertation, lui dit-elle, je vous prie, mon couſin, de m'expliquer ce que c'eſt que l'eſprit; car j'en entends donner à tant de gens qui ne font que des ſottiſes, qu'en vérité je ſuis quelquefois tentée de croire que perſonne ne le connoît bien, & que les réputations à cet égard ſon très-arbitraires. Vous avez raiſon Madame, répondit Gerſeüil: l'eſprit eſt (aujourd'hui ſur-tout) fort difficile à définir. Un grand Poëte l'a nommé *raiſon aſſaiſonnée*: j'avouë que cette définition ne m'a jamais ſatisfait. Je

penſe que l'eſprit eſt un feu, une lumiére qui conduit naturellement notre imagination : je crois que l'homme qui a de l'eſprit ſe ſent naître des idées, les conçoit avec rapidité, & les rend d'une maniére ſaillante. L'homme borné au contraire, conçoit peu, & lentement : il rend le peu qu'il a penſé d'une façon commune & plate. Je dis *l'homme borné ;* car il me ſemble qu'il n'y a preſque point de gens qu'on puiſſe abſolument décider bêtes : j'aurois encore moins dit un ſot, je ne penſe point du tout que ces deux mots ſoient ſinonimes ; & ſi les bêtes ſont rares, les ſots ſont fort communs. On ápladit beaucoup à ce dernier avis du Comte, & on ſortit de table.

La Ducheſſe qui avoit été entre lui & Barbazan pendant le dîner, prit le bras de Gerſeüil pour repaſ-

ſer dans le Sallon ; ſçavez-vous bien, mon petit couſin, lui dit-elle, que je trouve votre ami, on ne peut pas plus aimable ? Je ſçai que c'eſt vous faire ma cour que de le loüer ; mais quelque envie que j'aye de vous plaire, c'eſt la vérité qui me force à vous dire que vous ne ſçauriez en faire trop de cas ; je le connoiſſois peu : j'ai voulu juger par moi-même, s'il méritoit tout ce que j'en avois oüi dire, car il eſt d'une figure qui prévient ſouvent : nous avons été très-longs tems à table, vous avez pû remarquer que j'ai beaucoup cauſé avec lui, j'ai cherché même à l'embarraſſer dans des momens, je lui ai trouvé de la préciſion dans l'eſprit, une politeſſe noble, de la gayeté, des graces, de la tournure ; enfin je le trouve de la meilleure compagnie, & je veux abſolument que le

premier voyage que vous ferez à Verſailles, vous l'ameniez ſouper chez moi. En achevant ce diſcours, ils rentrérent dans le Sallon : la Ducheſſe voulut joüer avec Barbazan ; elle fut au jeu comme pendant le dîner, toujours coquette, même agaçante, & elle ne le quitta qu'en le chargeant d'une commiſſion, dont elle le pria de venir le ſurlendemain lui rendre réponſe à Verſailles. Barbazan connoiſſoit la Ducheſſe de réputation, il ſentit à quoi il s'engageoit ; mais il réſolut de pouſſer l'avanture juſqu'où elle pourroit aller, dans la ſeule vûë de travailler à ſon avancement & à celui de ſon ami, dont il n'étoit pas moins occupé ; il ne ſentoit aucun goût pour une femme dont il mépriſoit autant la conduite : il auroit même balancé peut-être, malgré ſon ambition, à ſe prêter à ſes

agaceries, s'il n'eût été averti par l'expérience de plusieurs autres, que la Duchesse avoit un système de galanterie fait pour rassurer ceux qui auroient redouté une chaîne trop durable ; elle avoit eu beaucoup d'affaires, où le cœur n'entroit jamais pour rien : le déréglement habituel d'une imagination vive la déterminoit, & ordinairement ses fantaisies passoient aussi promptement qu'elles étoient nées ; elle y gagnoit souvent du côté du monde, c'est une façon de dérouter les propos ; & quoiqu'on lui ait connu un assez grand nombre d'avantures, il est certain qu'il y en a beaucoup encore qui sont demeurées problématiques par le peu qu'elles ont duré. Le Marquis auroit cependant été embarrassé, s'il avoit été instruit de la maniére dont on s'étoit conduit pour ce qui le regardoit :

on avoit paru mettre dans cette occasion plus de suite qu'à l'ordinaire, même un peu plus de mystére : on avoit cherché des prétextes pour se lier avec Madame de Gerseüil ; on avoit demandé ce dîner-là : on étoit venu exprès de Versailles dans la plus grande parure : le tout pour faire honnêtement connoissance avec lui : des précautions prises de loin, tant de tournures, qu'on n'avoit pas coutume d'employer, auroient pû l'effrayer ; mais il ignoroit ces particularités, & deux jours après, comme Gerseüil étoit fort enrhumé, il alla seul à Versailles ; la Duchesse l'ayant aperçû chez la Reine, lui fit signe qu'elle vouloit lui parler : vous êtes charmant, lui dit-elle, quand il se fut aproché ; votre exactitude me plaît fort, écoutez, je me suis arrangé pour aller ce soir au grand couvert : comme

me je rentrerai tard, j'ai prié peu de monde à souper, cependant si vous ne craignez pas de vous ennuyer, je compte sur vous. Vous ne l'imaginez sûrement pas, Madame, répondit-il; je ne suis venu ici que pour vous faire ma cour; & j'aurai cet honneur-là puisque vous me le permettez: il fit plusieurs visites dans le château, & quand il jugea à peu près que le souper du Roi seroit fini, il se rendit chez la Duchesse: il s'y trouva seul, il en fut peu surpris: il s'étoit bien douté qu'en lui annonçant peu de monde, c'étoit le prévenir honnêtement qu'il n'y en auroit point du tout. Elle rentra un moment après: comment vous êtes tout seul, s'écria-t-elle, où est donc la petite Martigues? elle m'avoit promis ce matin de venir me tenir compagnie: mais il est encore de bonne heure

pour elle : vous permettrez que j'aille me deshabiller ; elle paſſa tout de ſuite dans ſa chambre : elle revint un demi quart-d'heure après dans le deshabiller le plus galant. Dix heures & demie ſonnérent à ſa pendule : qu'on ſerve, dit-elle à un Valet de Chambre, je vois bien que Madame de Martigues ne viendra pas, Madame la Dauphine ſe ſera trouvée plus incommodée, elle n'aura pas pû quitter ; j'en ſuis pourtant fâchée, c'eſt une jolie femme, cela vous auroit amuſé : Barbazan lui dit qu'elle étoit au-deſſus des réponſes ordinaires qu'on pouvoit faire à ce propos-là ; qu'il étoit au contraire très-heureux que Madame de Martigues eût manqué, s'il pouvoit contribuer à la deſennuyer. On vint dire qu'on avoit ſervi ; ils ſe mirent à table ; le ſouper ne fut pas long,

quoique excélent : mais la conversation fut vive : ils avoient tous deux de l'esprit, & le jargon du monde ; on passa en revuë la plûpart des gens à la mode, à la Cour, & à la Ville : la Duchesse étoit de ces femmes qui ne pouvant se dissimuler intérieurement la façon dont on pense d'elles, s'occupent continuellement du soin de décrier les autres femmes : elles ne réussissent pas toujours, mais elles s'en flattent, & c'est une consolation. Le souper fini, ils rentrérent dans le cabinet ; la Duchesse se mit sur sa chaise longue, & Barbazan à côté d'elle. Elle commença la conversation la premiére par un discours un peu rebattu, usité en pareil cas, & qui est presque devenu la formule ordinaire des femmes galantes vis-à-vis un homme fort jeune. Elle lui fit des questions sur ses bonnes for-

tunes, sur l'état present de son cœur : Barbazan, quoique jusqu'alors sans amour, n'étoit point neuf sur les avantures ; il connoissoit les femmes, & sa façon de répondre fut tournée avec légéreté, mais avec grace : enfin après une déclaration (qui eut pû paroître un peu brusquée ailleurs, mais qui étoit placée là). il triompha d'une résistance, qu'on n'avoit pas eu dessein de rendre insurmontable. Le Comte avoit tous les apanages de la jeunesse, il vouloit que sa nouvelle conquête fît cas de lui, & il sçut en effet mériter son estime. Quand il eut employé plusieurs fois les moïens les plus sûrs d'établir la confiance, la conversation recommença : la Duchesse l'assura qu'elle vouloit absolument se charger de sa fortune ; qu'il étoit d'un nom susceptible de tout, &

qu'elle trouvoit ridicule qu'il n'eût point encore de Régiment. Barbazan répondit avec esprit, il n'eut garde de laisser apercevoir dans cette premiére visite aucune vûë d'intérêt; & après l'avoir assurée que le bonheur de lui plaire étoit son seul objet, il voulut encore le lui prouver avant de s'en aller, & cette façon de la remercier ne la laissa pas moins bien disposée en sa faveur. Il étoit plus de quatre heures quand il sortit de chez elle: comme on lui avoit prêté un logement dans le Château, il étoit à portée de la revoir aisément, & il resta trois jours à la Cour, qui furent aussi-bien employés que le premier.

Pendant l'absence de Barbazan, Madame de Gerseüil se trouvant un soir seule avec son fis; quoique jalouse de notre confiance, lui dit-

elle, & accoutumée à en recevoir les marques, je ne ſuis point étonnée d'avoir dû au hazard la connoiſſance d'un fait qui vous regarde, & que vous m'avez caché : je vous l'ai dit il y a long-tems, mon fils, & je crois vous l'avoir prouvé : je n'ai conſervé du titre de mere que la tendreſſe, & le droit de veiller ſur vos jours, en y joignant celui de les embellir (s'il eſt poſſible) par le partage continuel de la fortune dont je joüis ; mais je ſçais qu'un cœur bien né ſent lui-même ſes fautes, & deſire de les dérober aux yeux d'un ami néceſſairement ſévére, s'il eſt vrai. Je ſuis, Madame, dans le plus grand étonnement, reprit Gerſeüil, & je vous ſuplie de vous expliquer. Mon deſſein, continua-t'elle, n'eſt pas de vous rien cacher : on m'a avertie que vous aviez fait une per-

te au jeu aſſez conſidérable ; vous ne m'en avez point parlé : je ne vous en fais point de reproche, je ne le ſçaurai pas même encore ; ſi vous voulez, ou je l'ai déja oublié : mais ſouffrez un moment de repreſentation ſur un goût dangereux, que je m'étois cent fois louée de ne point connoître en vous. Le jeu eſt un uſage établi, il eſt néceſſaire dans le commerce de la vie, c'eſt le plus petit devoir de la ſociété ſans doute, il n'en eſt pas moins indiſpenſable ; les femmes ont introduit, & perpétuënt cette néceſſité ; mais les femmes donnent le ton. Un jeune homme ſur-tout, quand il eſt reçû dans le monde, doit s'occuper de s'y rendre utile, il faut ſçavoir de bonne heure ſacrifier ſelon ſa fortune, une ſomme raiſonnable pour l'amuſement de la ſociété : il faut aprendre en même-

déſeſpoir & l'égarement peuvent le mener ; oüi, mon fils, je ne crains point de vous le dire, c'eſt peut-être la paſſion la plus dangereuſe, puiſque celui qui a ruiné ſa ſanté & perdu ſa fortune, doit encore ſe trouver heureux, s'il a ſauvé l'honneur. Je n'ai eu garde de vous interrompre, Madame, lui dit le Comte ; j'ai mieux aimé vous laiſſer quelques momens de plus une erreur affligeante, & ne rien perdre de vos ſages leçons : non ſeulement elles ſont cheres à mon cœur, mais je les vois comme le meilleur Livre que je puiſſe lire ; la juſteſſe de votre eſprit eſt la lumiére du mien ; & les vertus de votre ame feront toujours la régle de ma vie. Mais raſſurez-vous, ma mere, je n'ai point eu le malheur de prendre le goût du jeu ; on vous a mal informée, & . . . arrêtez mon fils,

vous m'allarmez, reprit-elle ; car enfin s'il faut tout vous dire, je sçais que vous avez été il y a quinze jours mistérieusement à six heures du matin chez M. Barrin mon Notaire, & que vous y avez pris dix mille écus en or ; comme il connoit la façon dont nous vivons ensemble, il n'a pas cru faire une indiscrétion de m'en parler ; je n'ai pas même voulu qu'il pût l'imaginer après, & j'ai répondu comme si j'avois été instruite : vous ne m'en avez pourtant rien dit : je n'ai pas douté que ce ne fut pour payer quelque perte au jeu, que vous avez cru devoir me cacher, moins sûrement par la crainte du reproche, que par celle de m'affliger.

Eh bien, Madame, répondit Gerfeüil, il faut vous aprendre tout : le dernier fait est vrai, & je ne vous en aurois pas fait mystére, s'il

m'avoit regardé ſeul : je ne craindrai jamais de rougir de mes fautes à vos yeux, & de puiſer dans vos juſtes remontrances les préceptes & l'exemple de la vertu ; mais j'ai cru devoir le ſecret à mon ami : j'ai apréhendé de lui nuire dans votre eſprit. Vous ſçavez combien il m'eſt cher, je voudrois effacer de mon ſang ſes torts (s'il en peut avoir) & j'ai cent fois éprouvé de ſa part le même ſentiment dans notre jeuneſſe : le Comte raconta alors à ſa mere tout ce qui s'étoit paſſé à cet égard. Vous me donnez, lui dit-elle une double ſatisfaction : je perds une idée qui m'avoit allarmée, & je vois en même-tems la confirmation des ſentimens, que j'ai toujours cherché à vous inſpirer. Oüi, mon fils, ſoyez toujours généreux, c'eſt l'apanage des ames nobles & ſen-

fibles. Il ne faut cependant pas confondre la générosité avec la prodigalité : celle-ci entraîne mille inconvéniens redoutables, un homme sage doit sçavoir l'éviter, quoique, à parler vrai, ce soit plus encore un malheur qu'un défaut ; l'avarice au contraire, réunit tous les deux ; un avare est mauvais parent, mauvais Citoyen : il ne connoît point l'amitié ; les plaisirs de l'ame sont nuls pour lui, c'est un membre inutile à la société : il y doit même être en horreur, & je le regarde comme un être réprouvé qui traîne son suplice avec lui ; ce vice honteux ne sera jamais connu de nous. Mais je reviens à votre ami, je suis affligée de lui voir un goût si dangereux ; je me flatte que ce n'est pas encore une passion : & comme il est vif, & dissipé, j'espére que d'autres objets le détour-

nérent de celui-là ; je l'aime tendrement, & j'avouë que la façon dont vous pensez l'un pour l'autre, me fait tous les jours un nouveau plaisir. Dans le moment on entendit une voiture, c'étoit Barbazan qui arrivoit, il ne fut plus question de ce dont on venoit de parler. Madame de Gerseüil ne parut jamais le sçavoir ; ils dînérent ensemble fort gayement, après dîner la Comtesse leur dit qu'ayant été trois jours sans se voir (ce qui ne leur arrivoit jamais) ils avoient sûrement bien des choses à se dire, & pour les laisser en liberté, elle passa dans son cabinet, où elle avoit affaire : Ils descendirent dans l'appartement du Comte ; dès qu'ils furent seuls, il ne put s'empêcher de faire quelques plaisanteries à son ami sur son séjour à Versailles. Barbazan y répondit avec legéreté.

mais ſans y mêler l'ombre de la fatuité ſi ordinaire aujourd'hui aux hommes ſur cet article : enfin dit Gerſeüil, je vois que c'eſt une affaire faite : j'en ſerai ravi, ſi vous en tirez parti ; croyez-moi ne manquez pas la premiére occaſion : car la Ducheſſe de . . . . . eſt connuë non-ſeulement pour ne pas garder ſes amans long-tems, mais encore pour les regarder ſouvent le lendemain abſolument comme des Etrangers ; peut-être y a-t-il de leur faute ? & je ſuis perſuadé que vous aurez ſçu mériter de ſa part plus de conſidération : vous en connoiſſez les vrais moyens, & je le crois à votre uſage ; ſçavez-vous, continua-t-il, ce que je voudrois ? Pendant que j'ai été ſeul ici (car je me crois réellement ſeul dans Paris, quand vous n'y êtes pas) j'ai penſé que vous de-

viez profiter de la faveur & du crédit de ma cousine, pour faire un grand mariage : votre bien est médiocre quant à présent, vous aimez la dépense, votre oncle peut vivre encore long-tems : il m'est venu une idée, je suis persuadé que M. d'Urval vous donneroit sa fille ; si on pouvoit lui faire avoir la préférence pour la Charge qu'il demande ; M. d'Urval est d'une très-honnête famille, ce n'est point là ce qu'on apelle une alliance obscure ni basse ; sa femme étoit fille de condition, ils tiennent à beaucoup de gens considérables : il a 72 ans, sa fille est unique, & il y a toute aparence qu'elle le sera toujours, elle aura peut-être deux millions à la mort de son pere, en vérité vous dévriez dès tout-à-l'heure y penser sérieusement ; ce seroit assurément, dit

le Marquis, la meilleure affaire du monde, & au-dessus de tout ce que je puis prétendre : mais je n'ai que vingt-deux ans. Je dois être fort riche un jour, & je vous avouë que j'aurois bien de la peine à me résoudre au mariage, du moins si-tôt. J'en suis plus éloigné que je ne puis vous exprimer, & l'exemple de mon pere m'a frapé au point que je ne sçais si j'en reviendrai jamais. Vous me faites souvenir, répondit Gerseüil, que vous m'en avez souvent parlé en passant, j'ai eu mille fois envie de vous demander les détails de ce qui lui est arrivé. Je ne conçois pas pourquoi son exemple a pu vous donner tant d'horreur pour le mariage, car il me semble qu'il avoit fait du moins, par l'événement, un très-grand établissement. Nous n'avons point d'engagement ce soir ni l'un ni

l'autre, vous souperez ici, restons-y tout le jour, & ayez la complaisance de me conter les avantures de Monsieur votre pere. Puisque vous le desirez, reprit Barbazan, je vais vous satisfaire, vous en serez touché sûrement, & je ne me rapelle jamais ses malheurs sans verser des larmes.

HISTOIRE DU MARQUIS DE BARBAZAN.

Mon ayeul étoit Gouverneur du Dauphiné; ma grand-mere qui étoit niéce du Ministre de la Guerre, avoit obtenu la survivance du Gouvernement pour mon pere dès son enfance. Elle devint veuve dans un âge où elle devoit naturellement jouir de la satisfaction de vivre long-tems avec son fils qu'elle adoroit, & dont elle étoit tendre-

ment aimée. Mon pere se livroit avec joie à cette douce espérance, tout lui rioit ; il avoit vingt ans, une jolie figure, du bien, des honneurs, un intérieur agréable par le caractére charmant d'une mere, qui avoit de la considération, & lui en attiroit, tout sembloit lui promettre un avenir heureux ; & il avoit déja excité l'envie de la plupart de ses camarades, quand il se vit frapé d'un coup, qui entraîna successivement la perte de tout ce qui avoit pu le flatter. Il y avoit à peine un an que ma grand-mere étoit veuve, quand elle tomba dans un état de langueur dont rien ne put la tirer. Après avoir lutté six mois contre la mort, elle périt dans les bras de son malheureux fils. Mon pere demeura plongé dans la plus vive douleur ; tous les momens de sa vie lui rapelloient la perte

qu'il avoit faite, rien ne pouvoit le consoler.

Enfin, le Chevalier d'Auny qui lui étoit intimement attaché, lui en parla un jour avec vivacité. Vous avez raison, lui dit-il, de regretter une mere respectable par toute sorte d'endroits, & qui faisoit la douceur de votre vie : mais un homme raisonnable & sur-tout un homme de votre métier doit prescrire des bornes à sa douleur : il ne faut pas laisser donner à un sentiment louable & vertueux, le vernis de la foiblesse ; cette idée qu'on prendroit de vous, vous feroit tort dans le monde ; d'ailleurs résidant dans votre Gouvernement, il me paroît nécessaire que vous vous rendiez aux bienséances, & aux devoirs de votre état, quoique le Chevalier d'Auny eut douze à quinze ans de plus que mon

pere, qui étoit avec lui sur le ton de l'amitié depuis l'enfance, & mon pere l'aimoit presque autant que je vous aime; il se laissa conduire, & fit tout ce qu'on voulut. Je ne vous ferai point ici la peinture de son caractére, il vous sera dévelopé dans la suite par les détails de sa vie, il vous suffit de sçavoir qu'une ame infiniment sensible, & une imagination trop vive pour être toujours réglée, ont été la source des grandes fautes qu'il a faites, & des malheurs qui l'ont perdu. Peu de tems après sa derniére conversation avec le Chevalier d'Auny, il eut encore un nouvel assaut à essuyer de la part de cet ami plein de zèle. Mon pere avoit du bien, mais son Gouvernement avoit été chargé de plusieurs pensions qu'on ignoroit, & on le croyoit en tout beaucoup plus riche

qu'il n'étoit réellement ; heureux ſi cette illuſion n'eut pas paſſé juſqu'à lui-même. Il n'avoit que des parens éloignés, qui tous penſoient à le marier chacun ſelon leurs divers intérêts. Le Chevalier d'Auny étoit ſouvent importuné de leurs propoſitions ; car c'étoit toujours à lui qu'on s'adreſſoit. Enfin, il fit ſentir à mon pere la néceſſité, pour un Gouverneur de Province, d'avoir une maiſon, & par conſéquent une femme qui pût la tenir ; & il le détermina (quoiqu'avec peine) à ſurmonter l'éloignement affreux qu'il ſe ſentoit pour ſe lier de ſi bonne heure, & pour toujours. Gerſeüil ne put s'empêcher de l'interrompre. C'eſt donc, lui dit-il, une eſpéce d'averſion héréditaire dans votre famille ? Je ne ſçais, reprit Barbazan, ſi celle de mon pere étoit auſſi fondée : mais, en vérité,

ſon exemple eſt fait pour juſtifier ma façon de penſer. Je reprends mon recit.

Quand le Chevalier d'Auny eut arraché le conſentement de mon pere pour un établiſſement en général : choiſiſſez, lui dit le Marquis de Barbazan, le parti que vous croirez le plus convenable, & je m'en raporte à vous, vous ſçavez qu'on m'en propoſe pluſieurs, mais la plûpart ſont ſi jeunes, que je ne puis m'y réſoudre. Vous ſentez vous-même qu'un enfant ne me conviendroit point ici; il faut quelqu'un en état de repreſenter : d'ailleurs, je me connois moi-même; je crois pouvoir dire que mon cœur eſt droit & bon; cette vanité m'eſt permiſe vis-à-vis de vous, qui y liſez depuis mon enfance, & vous ne m'aimeriez pas, ſi je n'avois votre eſtime : mais

ma tête eſt vive, mon caractére eſt facile, je ſens que je ſuis capable d'être entraîné par le torrent du monde & des paſſions, ſi on ne me retient par la douceur & par l'amitié; la ſenſibilité de mon ame laiſſera toujours ce chemin preſque ſûr pour me ramener par la perſuaſion, ſi on en ſçait faire uſage. Vous l'avez éprouvé plus d'une fois : mais je ne vous aurai pas toujours; je voudrois trouver une femme d'un âge plus avancé que le mien, & dont l'humeur fût aſſez liante pour lui faire prendre ſur moi tout l'empire que je me ſens diſpoſé à lui donner, ſi elle a l'eſprit doux & raiſonnable; en un mot, je voudrois retrouver dans ma femme un ami tel que vous. Cela ne vous ſera pas difficile, reprit le Chevalier, vous êtes fait pour être aimé; je vous rendrai compte dans peu

d'une idée, dont quelqu'un de votre famille m'a fait part, & sur laquelle j'ai encore des informations à faire. A quelques jours de-là M. d'Auny revint chez lui, & lui parla ainsi : Je vous ai fait sentir la nécessité de vous marier incessamment, vous avez cédé à mes raisons ; vous avez même voulu me charger du choix. Je ne crois pas que vous ayez imaginé cependant que je prisse rien sur moi là-dessus : mais voilà les lettres de Madame la Duchesse de.... votre tante ; elle s'est adressé à moi pour traiter une affaire qu'elle croit bonne. Je n'ai rien voulu entamer sans votre consentement, vous me l'avez donné vaguement, & sur cette résolution j'ai suivi l'idée de Madame votre tante, je me suis informé de tout, & voici de quoi il s'agit : Vous sçavez que le Duc de la Mirandole est

ici ; la Princesse sa sœur a l'âge que vous desirez, sa figure est bien, sans être jolie ; sa mere est Françoise & de la Maison de .. L. ainsi l'alliance est brillante de tous les côtés, & vous donnera beaucoup de parens à la Cour ; vous y tenez déja par vous-même ; mais on ne sçauroit avoir trop d'entours en ce pays-là : il est vrai que la Princesse de la Mirandole n'a point de bien, mais vous êtes riche ; d'ailleurs son frere vient de gagner un grand procès, elle peut s'en ressentir un jour, & les grandes alliances sont souvent plus utiles pour la fortune, que les grands biens : c'est le sistême de Madame votre tante, dont je ne suis pas absolument éloigné ; c'est à vous de réfléchir à present, & de vous décider par vous-même, car je ne vous donnerai aucun conseil ; la matiére est trop sérieuse,

& ce seroit être plus que téméraire : mon pere lui demanda vingt-quatre heures pour y penser ; dès le lendemain il l'envoya chercher, & lui dit que son parti étoit pris. J'ai pesé les raisons pour & contre, ajoûta-t'il : celles de l'âge me déterminent : mandez à ma tante que je fais trop de cas de ses bontés pour ne me pas conduire par ses lumiéres, & que je suis prêt à épouser la Princesse de la Mirandole. Je suprime des détails inutiles, le mariage se fit peu de tems après.

Il faut que je m'interrompe ici un moment pour me justifier. Je respecte la mémoire de ma mere ; & vis-à-vis de tout autre que vous, pour qui le fond de ma pensée est à découvert, je me garderois bien d'en parler aussi librement que je vais faire : mais je veux tout vous dire, & je serai forcé de vous la

peindre telle que j'ai sçû qu'elle étoit ; ainsi pardonnez-moi d'avance les torts que je ne pourrai me dispenser de lui donner ; ils n'ont été que trop réels, & malheureusement je ne serai que sincére.

Mon pere, après son mariage, commença à revoir le monde, & à sortir peu-à-peu de la mélancolie où sa douleur l'avoit plongé ; il a regretté sa mere toute sa vie, mais la raison & les circonstances avoient au moins changé son extérieur. Il cherchoit à se faire des objets de consolation, ou de distraction : il espéroit en trouver dans la société de sa femme : il étoit comme moi, il voyoit assez, & peut-être trop souvent les choses, comme il les desiroit ; quoi qu'avec beaucoup d'esprit, il se laissoit tromper, il étoit quelquefois la dupe de sa trop grande facilité. Il éprouva cet in-

convénient ſur le compte de ma mere : il la connut mal, il lui crut plus d'eſprit qu'elle n'en avoit ; il lui ſupoſa l'ame telle qu'elle auroit dû être ; il deſiroit d'en faire ſon amie, & ſans attendre un examen aſſez eſſentiel pour être néceſſaire en pareil cas, il ſe laiſſa prendre par les premiers dehors, & lui donna tout-d'un-coup ſa confiance entiére. Une circonſtance aida à l'abuſer. La Marquiſe quoique d'un âge fort différent des jeunes perſonnes qu'on marie en ſortant du Couvent, en avoit conſervé les préjugés, & les mêmes diſpoſitions. Elle ſe prit de paſſion pour le premier homme jeune & aimable, que le hazard attachoit à elle par des liens intimes & honnêtes en même-tems : mais ſoit par vanité mal entenduë, ſoit par délicateſſe mal placée, elle ſe fit un bizarre point

d'honneur de cacher la vivacité de son goût ; comme elle étoit née fausse, il lui fut aisé d'y réüssir pendant du tems ; elle étoit même secondée par son mari, qui, toujours simple & de bonne foi, ne sentant pour elle que de l'amitié, ne desirant que ce sentiment-là, n'en vit pas plus dans la conduite de sa femme avec lui. Elle devint grosse & fut très-incommodée pendant presque toute sa grossesse : ma naissance les combla de joie : mais la santé de ma mere fut bien-tôt attaquée ; elle eut un dépôt de lait, dont elle resta sérieusement malade. Les Médecins assurérent cependant qu'avec beaucoup de patience & de ménagement, sa vie n'étoit pas en danger. Pendant ce tems, qui fut long, mon pere ne voyoit plus sa femme en particulier : il lui rendoit tous les soins de l'amitié ; mais leur fa-

çon de vivre étoit néceſſairement fort différente. Le Marquis de Barbazan retomboit preſque dans la mélancolie, il s'ennuyoit chez lui, ſon eſprit & même ſon cœur vouloit être occupé ; le hazard lui en preſenta l'occaſion dans le moment qu'il y penſoit le moins, & ce moment décida des principaux événemens de ſa vie.

Il aperçut un jour à la Comédie une jeune perſonne, dont la figure le frapa ſinguliérement. Il ne put en détourner ſes yeux pendant tout le ſpectacle : quoiqu'il aimât beaucoup la Piéce qu'on joüoit, il en ſortit ſans l'avoir entenduë ni même écoutée. Il étoit ſi rempli de ſon inconnuë, qu'il en parla toute la ſoirée ; il queſtionna tout ce qui ſoupoit chez lui, pour ſçavoir qui elle étoit ; mais perſonne ne la connoiſſoit ; il en parla

encore le soir à son coucher, & il la dépeignit si bien, que son Valet de Chambre lui dit qu'il jugeoit que ce devoit être Mademoiselle Dumenil. Quoi, dit mon pere, ce seroit la fille de ce vieux Chevalier Dumenil, qui est mort l'année passée, Capitaine de mes Gardes ? Par quel hazard ne m'en avoit-il jamais parlé ? Pourquoi à sa mort n'étoit-elle pas avec sa mere, quand elle vint me recommander sa famille ? Madame Dumenil, répondit Dubois (c'étoit son nom) ne pouvoit pas vous amener ses enfans, ils n'étoient point ici ; depuis que sa fille aînée est arrivée, je sçais que son intention étoit de vous la presenter ; mais elle a toujours été malade, & hors d'état de sortir. Vous les connoissez donc beaucoup, reprit mon pere ? Dubois dit qu'il avoit eu des obliga-

tions au pere, qu'il étoit resté attaché à sa famille, & qu'il alloit souvent s'informer de la santé de Madame Duménil ; c'est une femme de mérite, ajouta-t-il, & très-malheureuse, car elle est restée pauvre, infirme, & avec quatre enfans.

Le Marquis de Barbazàn passa la nuit sans dormir ; son imagination étoit pleine de ce qu'il avoit vu : il se sentoit touché des malheurs de cette famille, à laquelle il n'avoit pas même pensé depuis un an. Il sonna dès le matin, & Dubois fut le seul de ses gens qu'il voulut souffrir dans sa chambre : ce domestique lui devenoit agréable, il avoit toujours quelque prétexte pour lui parler : enfin entraîné par un mouvement intérieur, sur lequel il n'avoit pas encore réfléchi. Je veux, dit-il à Dubois, causer un peu à fond avec vous sur le chapi-

tre de Mademoiselle Duménil, vous m'avez paru très-instruit de tout ce qui la regarde. Je ne connois que leur naissance; je sçais que ce sont de bons Gentilshommes. Mettez-moi au fait de son âge, de son caractere, de sa conduite; j'ai mes raisons pour vouloir ne rien ignorer de tout ce qui la concerne. Dubois avoit de l'esprit, il avoit même eu une éducation au-dessus de son état, il imagina ce que son Maître ne voyoit pas encore lui-même; il jugea que ce pouvoit être là une porte ouverte à sa fortune, & crut pouvoir en profiter, sans manquer à l'attachement qu'il avoit véritablement pour mon pere. Il répondit que Mademoiselle Duménil avoit dix-huit ans; qu'à l'égard de son esprit & de son caractére, il n'étoit ni à portée, ni capable d'en juger: mais qu'il avoit

ſouvent oüi-dire que la gentilleſſe de ſa figure étonnoit moins encore, que ſa converſation, & que perſonne ne ſe douteroit qu'elle eût été élevée en Province. Eh bien, dit vivement mon pere, je veux abſolument en juger par moi-même. Prévenez la mere & la fille ſur ma viſite. J'irai les voir . . . . peut-être dès aujourd'hui. Vous jugez bien qu'il y fut dès le jour même : il voulut pourtant attendre le ſoir ; mais que la journée lui parut longue ! Il arriva dans cette petite maiſon dans un état impoſſible à décrire ; les jambes lui manquoient en montant l'eſcalier, le cœur lui battoit. On le fit entrer dans une petite ſale aſſez propre : mais où tout annonçoit la médiocrité de fortune de ceux qui habitoient la maiſon. Un inſtant après Mademoiſelle Duménil parut ; elle étoit

miſe avec la plus grande ſimplicité : mais ſon négligé relevoit encore ſa taille & ſa figure, & ajoutoit des graces à ſon viſage. Elle fit reſpectueuſement les excuſes de ſa mere, & ajouta que l'état de ſouffrance, & de maladie où elle ſe trouvoit, ne lui permettoit pas de profiter de l'honneur que mon pere vouloit lui faire. Il lui parla avec une voix entrecoupée, ſes yeux ne pouvoient ſuffire à la regarder ; il l'accabla de loüanges & d'offres de ſervices, mais avec la réſerve & le reſpect le plus marqué, elle répondit avec eſprit, avec modeſtie. La converſation fut courte ; mon pere lui demanda la permiſſion de revenir la voir, & ſortit en l'aſſurant qu'il prendroit mieux ſon tems pour rendre ſes devoirs à Madame ſa mere. Dès qu'il fut retourné chez lui, il entra dans ſon cabinet, ferma la

porte en dedans, & s'assit auprès d'une table, la tête apuyée dans ses mains; il commença à s'avoüer à lui-même l'impression que Mademoiselle Duménil avoit fait sur lui; la confusion de ses idées, le trouble de ses mouvemens, tout lui annonçoit une passion naissante. Il ne voyoit qu'Olimpe (c'étoit le nom qu'il sçut depuis que sa mere lui donnoit) il lui parloit quelquefois comme si elle eût pû l'entendre. Un instant après il se parloit à lui-même. Quels yeux! s'écria-t-il, quels traits! quel son de voix! tout devient un charme en elle..... Une lueur de réflexion arrivoit ensuite: Que dis-je? Que fais-je? Où suis-je prêt à me précipiter? A quels dangers ne s'expose pas un cœur tel que le mien s'il se livre à l'amour?.... Insensé! reprenoit-il, quelle fausse terreur vient trou-

bler l'image du bonheur qui s'offre à moi pour la premiére fois ! Oüi, j'aime, je le sens, & j'aime avec transport ! Quelle différence de ce que j'ai senti jusqu'à ce jour ! Et pourquoi voudrois-je m'en défendre ? L'aimable Olimpe est faite pour réparer tous mes chagrins, elle va changer ma destinée ; elle vient embellir ma vie . . . la joye reprit le dessus, l'espérance enivra son ame, & il repassa aussi-tôt dans le salon avec une sérénité répanduë sur le visage, & une gayeté dans les yeux, qu'on ne lui avoit pas vuë depuis plus d'un an. Il retourna peu de jours après chez Madame Duménil, & ce fut inutilement, il ne vit ni la mere ni la fille. Mais quelles furent ses allarmes, quand il aprit que Madame Duménil avoit la petite-vérole, & que sa fille étoit enfermée avec elle.

Rien ne peut aprocher de la douleur & de l'inquiétude qu'il ressentit ; quel embarras de les cacher à sa femme, à toute la ville, qui étoit chez lui tous les soirs ! Heureusement pour lui la petite-vérole dont Grenoble étoit remplie, prit à Mademoiselle de S. Gilles : c'étoit une jeune personne qui avoit été élevée avec ma mere, & qu'elle avoit gardé auprès d'elle en se mariant. Cet événement donna à mon pere le prétexte de sortir du Gouvernement, & même de la ville : il alla à une petite maison qu'il avoit hors des portes, où il ne voulut voir personne, à cause du mauvais air, car il craignoit beaucoup la petite-vérole, qu'il n'avoit jamais euë. Ma mere l'avoit euë en Italie, & n'en étoit nullement effrayée ; d'ailleurs elle étoit toujours incommodée, & ne sortoit point, ainsi tout

concourut à ſauver à mon pere la peine affreuſe de ſe contraindre dans l'état où il étoit, ou le chagrin de s'être trahi lui-même. Il envoyoit à toutes les heures ſçavoir des nouvelles de Mademoiſelle de S. Gilles ; c'étoit une occaſion de s'inſtruire de ce qui faiſoit ſon véritable objet. Cette ſituation violente ne dura pas long-tems ; les deux malades moururent le troiſiéme jour de la maladie. Dubois eut ordre de partir ſur le champ avec une lettre pour Mademoiſelle Duménil, & cent loüis que mon pere la preſſoit d'accepter ; en la priant de venir prendre l'air dans une maiſon hors la ville, dont il lui envoyoit les clefs, en l'aſſurant qu'elle n'y verroit perſonne, pas même lui, ſi elle le défendoit. Mademoiſelle Duménil parut à Dubois accablée de ſa douleur : elle lui dit

fondant en larmes, que l'état où il la voyoit ne lui permettoit pas de faire réponse à M. de Barbazan. Je vous suplie, ajouta-t-elle, de lui reporter son argent, dont je n'ai pas de besoin, & de lui en faire mes très-humbles remercimens, aussi-bien que de la maison qu'il veut bien m'offrir : une amie de ma mere m'emméne chez elle, où je serai très-bien. Je n'en suis pas moins touchée de ses bontés, & j'aurai l'honneur d'aller l'assurer de ma reconnoissance & de mon respect, dès que j'oserai me presenter devant lui sans craindre de l'effrayer. Mon pere fit semblant de vouloir se promener seul, il alla au-devant de Dubois. D'aussi loin qu'il le vit, il courut à lui. Avec quelle avidité il écouta sa réponse ! Quelle douleur il sentit en voyant qu'il lui raportoit sa bourse, & qu'il n'a-

voit pas même de lettre à lui remettre ! Elle ne veut donc rien de moi ? dit-il avec le ton le plus sensible, & le plus douloureux. Elle ne veut pas même me voir ? Ah ! Dubois . . . . ! car enfin, je n'ai plus rien de caché pour toi. Tu vois que j'adore l'aimable Olimpe ; je ne puis plus vivre que pour elle, & si tu ne me la fais voir, tu n'auras bien-tôt plus de maître. En vérité, répondit son Valet de Chambre, je suis honteux que ce soit à moi à rapeller votre courage, & votre raison. Ne voyez-vous pas que Mademoiselle Duménil ne pouvoit faire autrement ? Etoit-il honnête qu'elle reçût de l'argent d'un homme comme vous ? Etoit-il convenable qu'à votre âge elle acceptât de venir loger dans une maison à vous ? Il me semble, suivant mes petites lumiéres, qu'elle se conduit

comme une fille d'esprit, & qui a de l'honneur. Eh bien, tu as raison, reprit mon pere; il faut laisser passer les premiers momens de sa douleur avant de t'y renvoyer: mais je veux que demain tu ailles dès le matin sçavoir (sans l'importuner elle-même) chez qui elle est; sur-tout si sa santé n'est point altérée des fatigues qu'elle a euës, & du spectacle cruel qu'elle vient d'essuyer.

Il se passa plus de quinze jours dans la même situation. Dubois voyageoit tous les matins. Enfin, l'impatience de mon pere ne put se contenir davantage, il fit répandre par-tout que les maladies étoient presque cessées; & les trois semaines qu'il avoit prescrites à son absence n'étoient pas encore accomplies, qu'ayant donné ordre qu'on fermât exactement l'apartement

lui dit-elle, à mon âge, n'ayant nulle connoiſſance du monde, je ne me ſens point faite pour paroître dans un ſi grand jour; je ſuis touchée de vos bontés autant que je le dois: mais je crois entrevoir, quoiqu'avec confuſion, mille écuëils pour une jeune perſonne dans la place que vous voulez bien m'offrir. Ne me ſoupçonnez point, je vous prie, d'une vanité ridicule & déplacée, ſur une figure dont je fais peu de cas. Je ſuis loin de penſer qu'elle pût ajouter aux dangers que j'enviſage, & que je veux éviter: je ſuis d'ailleurs aſſez ſûre de mes principes pour ne rien redouter ce ce côté-là. Mais enfin, Monſieur, permettez-moi de ne point accepter cette marque de vos bontés: la retraite eſt le ſeul parti convenable à la vertu, quand elle ſe trouve dans l'indigence, & le malheur;

heur ; c'eſt à quoi je ſuis abſolument réſolu ; mon pere fit effort pour cacher le chagrin & le dépit dont il ſe ſentit agité. Il la quitta en l'aſſurant qu'il ne recevoit point ſes refus, qu'il lui laiſſoit le tems d'y penſer plus à loiſir, & qu'il ſe flattoit que la réflexion lui donneroit une idée plus juſte & moins effrayante d'une propoſition qui lui avoit paru & lui paroiſſoit encore faite pour ne pas être rejettée. Il ſortit à ſes mots, & la laiſſa plus ſatisfaite au fonds qu'elle ne l'avoit voulu paroître. Elle aimoit à plaire, quoique née ſage & attachée à ſon amant avec une tendreſſe véritable, l'amour de mon pere, qu'elle avoit trop bien vu lui donnoit de l'inquiétude & de l'embarras : elle auroit voulu en tirer un grand parti pour ſa fortune, mais elle étoit fixement déterminée à ne jamais ſa-

crifier ni son honneur & sa réputation, ni le goût qu'elle avoit pour M. Dumont, dont elle étoit aimée. Il étoit fils du Receveur des Tailles de Grenoble ; il devoit être riche, c'étoit lui que mon pere avoit rencontré chez elle avec Madame Dumont sa mere, qui trouvant Olimpe charmante, l'aimoit presqu'autant que son fils, aprouvoit leur amour, & travailloit à faire consentir son mari à ce mariage, qu'il avoit déja refusé, parce que Mademoiselle Dumenil étoit sans bien. Elle passa cette nuit avec assez d'agitation, & elle ne s'endormit qu'après avoir pris la résolution de ne point laisser échaper une occasion si heureuse ; ne doutant pas de trouver quelque tournure pour tout concilier, & sur-tout quelque moyen pour ne pas perdre son amant.

Mon pere se trouvoit dans une

ſituation bien différente. Il rentra chez lui dans la plus grande triſteſſe ; tout le monde s'en aperçut : il dit qu'il ne ſe portoit pas bien, & ſe retira de très-bonne heure ; dès qu'il fut ſeul, il s'abandonna à toutes les diverſes impreſſions dont ſon ame étoit troublée. Quelle fatalité, diſoit-il, m'enchaîne malgré moi ! Eſt-il donc irrévocablement décidé que mon bouheur dépende de voir, d'aimer Mademoiſelle Dumenil ? Elle eſt charmante ! Il n'eſt que trop vrai ; mais ſa froideur me glace. J'entrevois de la hauteur dans ſon caractére. Elle craint, ſans doute, le nom de complaiſante, qu'on donne ordinairement dans le monde aux perſonnes comme elle, quand elles ſont attachées à de grandes Dames. Ah ! ne devroit-elle pas s'en fier à moi ? Ne voit-elle pas dans mes façons

avec elle une considération qui dévroit être garant de celle qu'elle auroit chez moi .... ? Que dis-je ? Où vais-je chercher les causes de son refus ? Que je serois heureux qu'il n'eût que sa vanité pour motif ! Quelle autre idée vient me fraper, mille fois plus affligeante encore ! Ce jeune homme que j'ai trouvé chez elle ne seroit-il pas le seul, le véritable objet qui dût m'alarmer ? N'ai-je pas lû dans ses yeux la satisfaction d'un Amant aimé ? N'ai-je pas cru voir ? N'ai-je pas vu en sortant à l'air dont il la regardoit, sa peine de la quitter, & sur-tout de la laisser avec moi ? Elle ne lui aura pas laissé ignorer mes propositions. L'insolent triomphe ! Il vouloit presque malgré sa mere, troubler encore par sa presence le moment que j'attendois depuis si long-tems. Oüi, sans doute,

je ne me trompe point ; j'en crois le frémiſſement de mon cœur au premier coup d'œil , s'il y a des preſſentimens vrais , ce ſont ceux de l'amour. Je vois mon ſort ; j'en frémis : mais il n'eſt plus tems de l'éviter. Suſpendons cependant encore la violence de tant de mouvemens qui m'agitent à la fois. Je ſçaurai dans peu de jours à quoi m'en tenir. Il laiſſa paſſer une partie de la ſemaine ſans donner de ſes nouvelles à Mademoiſelle Dumenil. Il employa ce tems à faire preſſentir la Marquiſe ſur ſon projet ; & perſuadé qu'elle s'y opoſeroit, ſi la propoſition venoit de lui. Il la lui fit faire par la Baronne de Sénanges leur amie commune , & pour qui ma mere avoit beaucoup d'eſtime & de déférence. La Baronne étoit une femme de cinquante ans , douce par caractére, & ver-

fond, moi qui vous connois tous deux, je sçai que vous vous aimez, & vous vous êtes nécessaires ; mais vous avez chacun votre petite fantaisie. Eh bien, je veux accommoder tout cela, je trouve qu'on vous a donné une fort bonne idée, je me charge de la faire réüssir, & puisque vous prétendez qu'il ne faut pas que vous paroissiez vous en être mêlé ; je ne dirai seulement pas que vous m'en ayez jamais parlé : vous sçavez que j'ai un frere Evêque d'Amiens : j'ai passé une partie de l'Automne avec lui ; je dirai que c'est par lui que je connois Mademoiselle Dumenil, qu'il l'a vuë dans le Couvent, qu'il m'en a rendu les meilleurs témoignages ; enfin, je me fais fort de tout arranger incessamment, à la satisfaction de tout le monde. Mon pere la remercia sans affectation, & la

quitta avec un mouvement de joie, dont il ne put se défendre, malgré tous ses chagrins. Il est vrai qu'au milieu de toutes les agitations de son ame, cet obstacle l'avoit souvent effrayé, & je ne sçai comment il auroit pû le lever, si cette tournure ne se fut pas presentée naturellement. Libre de cet embarras, il se livra au plaisir de compter sur Madame de Sénanges; il sçavoit qu'étant née vive, & n'ayant jamais pour elle-même nulle sorte d'affaire d'aucun genre, elle s'occupoit sans cesse de celle de ses amis, & toujours dans la vuë de les servir: il se força à rester plusieurs jours tranquille en apparence, après lesquels il envoya Dubois chez Mademoiselle Duménil, il lui fit dire que ne voulant ni la troubler ni la surprendre, il envoyoit sçavoir quel jour elle vou-

loit bien lui permettre d'aller chercher la réponſe, qu'elle avoit promis de lui rendre. Dubois la trouva couchée, elle lui dit qu'elle étoit malade ; en effet la vivacité de la jeuneſſe étourdit dans les premiers momens ſur les difficultés : mais Olimpe avoit eu le tems de réfléchir, & les réflexions l'avoient agitée au point de lui donner la fiévre, elle avoit toute la vivacité, & toute la candeur de ſon âge : tout la flattoit dans la propoſition de mon pere, mais ſon ame étoit déchirée ; d'un côté elle manquoit à ſon amant en conſentant de venir loger dans la maiſon d'un homme qu'elle ſçavoit amoureux d'elle : c'étoit un tort réel qu'elle ne pouvoit ni ſe diſſimuler ni ſe pardonner : quel reproche n'auroit-elle pas dû ſe faire de venir par ſa préſence entretenir une paſſion qu'elle ne

vouloit jamais partager, elle sentoit trop dans quelle démarche alloient l'engager les motifs intéressans qu'elle avoit de desirer une augmentation dans sa fortune : au milieu de tant de combats, elle écrivit à mon pere à-peu-près en ces termes :

MONSIEUR,

Ma santé qui me retient dans mon lit m'excuse de n'avoir pas dès aujourd'hui l'honneur de vous voir, & justifie la liberté que je prends d'oser vous écrire. J'ai été uniquement occupée depuis que vous m'avez quittée de vos dons & de vos bienfaits, j'en suis pénétrée, je ne les oublierai jamais : mais laissez-moi conserver une façon de penser convenable à mon état, nécessaire à mon repos, &

que je ne dois peut-être encore qu'à la retraite où j'ai été forcée de vivre, & où je me condamne pour toujours. Ne me soupçonnez point d'avoir d'autres motifs pour refuser un honneur, dont j'ai besoin même de me cacher tous les avantages brillans, parmi lesquels cependant je ne regrette rien que le plaisir de vous faire assiduëment ma cour, & de vous marquer mon éternelle reconnoissance.

OL. DUMENIL.

Mon pere relut cette lettre dix fois. Il ne pouvoit contenir tous les mouvemens qui l'agitoient. Il demanda dans l'instant son écritoire, & fit cette réponse.

Je ne mérite pas, Mademoiselle, ni les loüanges dont vous

m'honorez, ni les reproches que vous me faites : accoutumé depuis mon enfance au sentiment de l'amitié, pour tout ce qui vous apartient, vos malheurs, & plus encore votre personne, ont redoublé en moi le desir de vous être utile ; j'ai crû en trouver un moyen honnête & certain. Vous avez trop d'esprit pour ne pas juger vous-même, que la persévérance dans votre refus seroit si singulière, qu'elle deviendroit nécessairement suspecte ; mon estime pour vous, ne permet pas d'en dire plus. J'ose donc vous presser encore de vous fier au zèle qui m'éclaire sur vos vrais intérêts. Pouvez-vous m'accuser de vouloir troubler votre repos ? C'est moi, sans doute, qui m'expose à perdre le mien, en me hazardant à vous voir tous les jours :

j'en sens trop tout le danger : mais il est des périls dont on ne sçauroit s'allarmer.

Le M. D. B.

Le premier mouvement fut de recevoir d'Olimpe cette lettre avec satisfaction, l'intérêt de son amour vouloit qu'elle profitât du seul événement qui pût la mettre à portée d'obtenir le consentement de son prétendu beau-pere pour une union si desirée : cette idée l'occupa toute entiére, & dans cet instant, & en étouffant toutes ses réflexions, elle fit dire à mon pere, que puisque ses représentations ne lui étoient pas agréables, elle lui devoit trop pour insister davantage, & que sa reconnoissance ne lui laissoit point de façon de penser plus décidée, que la soumission aveugle aux volontés du Protecteur de sa

famille. Elle étoit cependant un peu étonnée de la façon dont mon pere lui parloit dans sa lettre ; elle ne pouvoit concevoir quelles étoient ses idées ; elle sentit redoubler ses inquiétudes sur les arrangemens qu'elle alloit prendre avec Dumont : elle l'aimoit tendrement & rien dans le monde ne le lui auroit fait sacrifier, se sentant avec regret coupable du mistere qu'elle faisoit à son amant, elle en voyoit toute la nécessité ; & elle ne lui avoit rien dit de tout ce qui regardoit mon pere. Elle lui écrivit aussi-tôt un mot ; elle lui mandoit de venir la trouver, & de tâcher que sa mere ne vint pas avec lui, parce qu'elle avoit à lui parler en particulier. Dumont vola chez elle à l'instant même. Ecoutez, lui dit-elle, nous nous aimons depuis deux ans : la médiocrité de

ma fortune eſt le ſeul obſtacle à notre union : il ſe preſente un moyen de me rendre un aſſez bon parti, pour que votre pere ne puiſſe plus le refuſer ; je ſuis déterminée à en profiter. Je vais vous affliger, & croyez que vous ne le ſerez pas plus que moi : mais il nous en coutera d'être quelque-tems ſans nous voir. Ah, ciel ! que m'annoncez-vous, s'écria Dumont avec tranſport ? Avez - vous cru que j'y conſentirois ..... Il le faut abſolument, interrompit-elle, c'eſt l'amour ſeul qui m'a fait accepter cette loi, toute rigoureuſe qu'elle eſt ; vous devez vous y ſoumettre, ſi vous m'aimez. Elle lui fit part alors des propoſitions de mon pere : mais elle ſe garda bien de lui montrer ſa lettre, ni de lui parler du goût qu'elle lui ſoupçonnoit pour elle. Jamais Dumont n'eût conſenti qu'elle vint

demeurer au Gouvernement, encore moins à ſe priver de la voir, dans cette circonſtance : mais il n'imagina rien de tout cela, il ne vit que l'objet qu'elle lui préſentoit : il étoit né doux, il étoit fort amoureux : elle le détermina à ſe prêter à tout ce qu'elle voulut. Ils convinrent enſemble d'une adreſſe ſecrette & ſûre pour s'écrire, & elle le quitta accablé de triſteſſe, mais ſoutenu par l'eſpérance. Mon pere de ſon côté attendoit toujous l'effet des ſoins de Madame de Sénanges. Il étoit dans une agitation continuelle; revenant un ſoir de la promenade plutôt qu'à l'ordinaire, il fut étonné de ne point voir la Marquiſe dans le ſalon : un inſtant après la porte de ſon cabinet s'ouvrit, & la Baronne de Sénanges qui en ſortit l'ayant aperçu ; ah ! j'allois, lui dit-elle, envoyer ſça-

voir ſi vous étiez rentré. Madame de Barbazan a quelque choſe à vous dire. Voulez-vous bien paſſer un moment avec moi dans ſon cabinet ? Mon pere la ſuivit, & dès qu'ils furent aſſis, elle prit la parole : Je viens de parler à la Marquiſe d'une idée qui m'eſt venuë, & qu'elle a agréée, ſi elle vous convient, ſa ſanté eſt mauvaiſe, elle a beſoin de quelqu'un qui rempliſſe les deux objets, de la diſſiper quand elle eſt ſeule, & de la ſoulager d'une partie des ſoins qu'entraîne la repréſentation : elle a fait une perte par la mort de Mademoiſelle de Saint-Gilles : je voudrois la réparer, & je lui ai propoſé de prendre auprès d'elle Mademoiſelle Duménil : elle eſt un peu jeune, mais elle eſt bien née, elle a de l'eſprit, elle a été très-bien élevée ; Monſieur Damiens m'en a parlé avec éloge,

je m'en fie à lui. Vous avez, ce me semble, toujours aimé le Chevalier Duménil, & je crois que vous ne pouvez mieux faire l'un & l'autre que d'engager sa fille à venir demeurer avec vous. Qu'en pensez-vous, ajouta-t-elle ? Vous ne répondez rien. Elle eût en effet parlé encore long-tems, que mon pere n'auroit pas eu la force de l'interrompre ; il étoit dans un trouble inexprimable : il se remit cependant, & prenant sur lui, il affecta le plus de sang-froid qu'il lui fut possible. Madame de Barbazan, répondit-il, sçait bien que je n'ai aucune volonté sur ce qui la regarde ; elle est absolument la maîtresse ; & si la proposition que vous lui faites, Madame, peut contribuer à sa satisfaction, je suis prêt d'y souscrire ; je me charge seulement de faire, pour la personne qu'elle choisira,

des arrangemens qui puissent l'attacher à elle. Ma mere le remercia ; la Baronne insista encore, & il fut convenu que dès le lendemain elle leur presenteroit Mademoiselle Dumenil, mon pere sortit enchanté intérieurement. Après souper, il donna la main à Madame de Sénanges lorsqu'elle sortit ; ils convinrent ensemble, que Mademoiselle Dumenil se rendroit chez elle de bonne heure le lendemain, & elle promit de la bien endoctriner. Mon pere ne se coucha qu'après avoir écrit une grande lettre à Olimpe : il lui rendoit compte de l'état où étoient les choses : il l'instruisoit de tout, & la prioit de se trouver à l'heure marquée chez Madame de Sénanges. Il affecta de ne rien dire dans sa lettre qui pût l'effaroucher : tout fut mis sur le compte de l'amitié ; il crut sur-tout

lui devoir ce ménagement dans le moment où il lui envoyoit un contrat de 3000 liv. de rente, qu'il la prioit d'accepter, pour que la complaiſance qu'elle vouloit bien avoir ne lui fût point à charge; ajoûtant qu'il ſentoit que la maiſon où elle alloit habiter, l'engageroit à une dépenſe fort différente de la retraite où elle avoit toujours vêcu, elle n'oſa rien refuſer, elle ſe contenta de faire dire à mon pere qu'elle exécuteroit ſes ordres de point en point, & qu'elle auroit l'honneur de lui remettre elle-même les papiers qu'il lui envoyoit; elle le voulut en effet, mais ce fut inutilement.

Tout fut exécuté ſelon les projets. Ma mere reçut Mademoiſelle Dumenil avec politeſſe, mais très-froidement; ſa figure étoit trop jolie pour ne pas lui déplaire; ce

pendant elle étoit convenuë de tout avec Madame de Sénanges, qui étoit son amie, il n'y avoit pas moyen de reculer sans la desobliger & se donner un travers marqué; ainsi l'entrée de Mademoiselle Duménil au Gouvernement ne fut différé que jusqu'au Dimanche suivant, qu'il y avoit une fête pour la convalescence du Roi. Elle y parut aux yeux de toute la Ville, & fut unanimement aplaudie : tous les regards étoient fixés sur elle ; les femmes même furent forcées de la trouver jolie : il y a de certaines vérités frapantes qui entraînent nécessairement leur aveu. D'abord, on n'oseroit heurter de front le sentiment général, mais on retrouve tôt ou tard le moment d'y revenir. Madame de Barbazan se sentoit un éloignement involontaire pour sa nouvelle Compagne;

ce n'étoit pas qu'elle fut précisément blessée de l'avantage que Mademoiselle Duménil avoit sur elle du côté des graces ; leurs âges étoient si différens ; d'ailleurs ma mere étoit très-contente de sa figure, & elle en avoit toujours sçu d'autant plus mauvais gré à son mari, d'être sans amour pour elle : mais elle étoit très-haute. Mademoiselle Duménil, quoique polie, attentive, même respectueuse, n'étoit point humble, encore moins basse ; il en résultoit que dans le fond de leurs ames elles étoient peu satisfaites l'une & l'autre.

Mon pere étoit enchanté de vivre journellement avec Olimpe ; il s'enivroit du plaisir de la voir ; mais il se refusoit encore celui de lui parler de sa passion. L'amour fit sur lui dans ces premiers tems un effet singulier, il le rendit pru-

dent. Il ſentit qu'il avoit deux points eſſentiels à ménager, la jaloufie de ſa femme & la délicateſſe de ſa maîtreſſe. En ſe forçant pendant quelque-tems à ſe contraindre, il comptoit prévenir les ſoupçons d'un côté, & de l'autre il eſpéroit parvenir peut-être à plaire à force de ſoins, de reſpects, de galanterie, & ſur-tout de ménagemens; ſa façon d'aimer ne lui en laiſſoit point envisager d'autre pour réüſſir. Mademoiſelle Dumenil étoit véritablement ſéduiſante de tout point: quoique je ne l'aïe con nuë qu'ayant paſſé la premiére jeuneſſe, & d'ailleurs changée, flétrie par l'amertume des chagrins, & les auſtérités de la dévotion: j'ai vu diſtinctement que quand la fraîcheur animoit ſes traits, elle devoit avoir le plus agréable & le plus joli viſage: ſa phiſionomie ſur-tout étoit

étoit ſinguliére, je n'en ai point vu de plus piquante & de plus expreſſive : tous les mouvemens de ſon ame s'y peignoient avec force, avec vérité, & toujours en embelliſſant ſa figure : ſon ame eſt noble & ſenſible ; ſon caractére doux & vrai : elle y joignoit une gayeté inaltérable, beaucoup de fineſſe (ſans avoir l'air de s'en douter) de l'éloquence naturelle, & toujours de l'eſprit, ſans jamais le chercher : il eſt vrai qu'elle avoit une envie de plaire, peut-être un peu trop marquée ; elle ſe mettoit avec un art, & un goût le plus varié & le plus recherché, quoique toujours noble ; on pourroit la croire coquette, mais elle ne l'étoit réellement point ; elle obſervoit même la décence, & la réſerve la plus ſoutenuë, avec toute la jeuneſ-

ſe dont la maiſon étoit ſans ceſſe remplie.

Il y avoit plus de trois mois qu'Olimpe étoit au Gouvernement, mon pere étoit toujours prévenant, empreſſé, mais il ne paroiſſoit rien de plus, elle en étoit étonnée: & peut-être intérieurement piquée. La vanité chez les femmes eſt preſque toujours le ſentiment dominant, & ſçait écarter les réflexions. D'ailleurs, Mademoiſelle Dumenil avoit commencé par avoir obligation à M. de Barbazan : en vivant avec lui, elle l'avoit trouvé aimable; & ſans avoir aucun goût pour ſa perſonne, l'amitié ſe joignoit tous les jours à la reconnoiſſance: elle ſe livroit avec plaiſir à des ſentimens ſi doux, & ſans trop réfléchir à ce qu'on en pouvoit juger, à ce qu'il en pourroit penſer lui-

même ; elle avoit avec lui une ſorte de liberté, & d'air de confiance, qu'on ne lui voyoit avec perſonne : elle lui parloit ſouvent ; tous ſes propos étoient toujours accompagnés d'un ton de badinage, d'une plaiſanterie tout à la fois innocente & légere, qui ajoûtoit de l'agrément à ſa converſation, & des graces à toute ſa perſonne. Comment mon pere auroit-il pû échaper long-tems à tant de charmes réünis contre un cœur déja trop tendre ? Sa prudence échoüa bien-tôt, & ſes malheurs vont commencer.

Le Chevalier d'Auny, dont je vous ai déja parlé, avoit été long-tems abſent, il étoit revenu depuis peu : mon pere l'aimoit toujours tendrement ; mais il craignoit l'amitié auſtére du Chevalier, & il n'avoit pas encore oſé lui parler de ſon amour : cette diſſimulation

vis-à-vis d'un ami lui pesoit, & il n'eut pas tardé à lui avoüer tout, si le Chevalier ne s'étoit pas bientôt instruit par une voie plus dangereuse. Madame de Barbazan étoit jalouse par caractére : mais il s'y mêloit depuis quelque-tems une grande inquiétude, sans sçavoir précisément qu'elle en eût sujet ; les vapeurs étoient plus fortes & plus fréquentes & l'humeur redoubloit à proportion.

Olimpe de son côté avoit engagé Madame Dumont à faire voïager son fils pendant quelque-tems ; pour éviter toutes occasions de se déceller eux-mêmes par quelques étourderies : elle s'en privoit à regret, elle l'aimoit avec la tendresse la plus vraie ; mais c'étoit un malheur nécessaire, & dont ils attendoient une fidélité durable : elle avoit encore persuadé son amant

ſur cette abſence : elle lui écrivoit, & en recevoit réguliérement des nouvelles.

Mon pere devenoit tous les jours plus éperdu, & les efforts qu'il ſe faiſoit journellement pour ſe taire, irritoient encore ſa paſſion : il en gémiſſoit en ſecret, il frémiſſoit des ſuites terribles qu'il enviſageoit ; ſon cœur preſſé n'avoit perſonne avec qui s'ouvrir que Dubois. Que je ſuis tourmenté, lui diſoit-il ; je me fais depuis trois mois la violence la plus terrible ; il faut enfin céder ; je ne puis plus voir Mademoiſelle Dumenil, ſans lui dire que je l'adore. Quel ſervice cruel tu m'as rendu en m'informant de ſes liaiſons intimes avec la famille des Dumont ? Croirois-tu Dubois, que ſi j'oſois douter de ſon goût pour ce jeune homme, il y a des momens où ſes regards, ſes façons avec moi

me laisseroient concevoir de l'espérance ? Mais ce sont des instans d'illusion que je paie bien cher par la réflexion. Quel abîme de malheurs & de chagrins je vais me creuser moi-même ! Je le vois, je le sens, & je cours m'y jetter ! J'y veux courir .... ou plutôt est-il en mon pouvoir d'examiner si je le veux ou non ? Je suis entraîné par un penchant fatal, dont le charme est plus fort que tout. Ce n'est pas à moi, répondit Dubois, de vous faire des representations ; mais est-il bien vrai que rien ne puisse vous ramener à la raison ? L'attachement de ce domestique pour son maître, l'emportoit sur son propre intérêt ; son état lui faisoit pitié ; par bon cœur il oublioit que la confidence du Marquis pouvoit faire sa fortune, & il lui parloit de très-bonne foi avec la plus grande vi-

vacité ſur le malheur d'être dupe. Epargne-moi, répondit mon pere, des réflexions auſſi dures qu'inutiles. Ceſſe de m'humilier, ne m'accable point. Je rougis à tes yeux, ma douleur & ma honte m'arrachent des larmes; mais c'en eſt fait, & rien ne peut plus ni m'engager à changer, ni me forcer à me contenir davantage. Dans ces diſpoſitions il deſcendit ſeul dans les jardins; la lune en éclairoit une partie & les arbres répandoient une grande obſcurité d'un côté: il étoit dans l'eſpérance d'y rencontrer Olimpe, mais il n'oſoit y penſer ſans trembler, tout le monde s'étoit retiré de très-bonne heure, parce que la Marquiſe étoit plus incommodée ce jour-là. Il ſe flattoit que Mademoiſelle Dumenil, avant de rentrer chez elle, pourroit venir prendre le frais d'une ſi

belle nuit : il ſe promenoit à l'ombre depuis une demie-heure, quand il entendit de loin deſcendre quelqu'un dans la contre-allée : il héſitoit s'il iroit de ce côté-là. Eſt-ce elle, diſoit-il tout bas, irai-je à ſa rencontre ? Oſerai-je l'aborder ? Oſerai-je lui déclarer..... ? Quel triomphe pour elle de me voir enfin forcé à lui rendre un hommage, que j'ai paru lui refuſer depuis qu'elle eſt ici, de me voir devenu l'eſclave de cette beauté que j'ai voulu paroître négliger ! Quelle honte pour moi, ſçachant qu'elle aime ailleurs, & elle ſur-tout étant peut-être inſtruite que je ne l'ignore pas ! Que dis-je ? ajoûta-t'il, ma honte peut-elle jamais égaler le plaiſir que j'aurai de lui dire que je l'aime ? Il étoit dans ces réflexions quand il vit à la clarté de la lune, aprocher la perſonne qu'il avoit

entendue : un inſtant après il la reconnut, & ſurmontant le trouble dont il ſe ſéntit ſaiſi ; il courut à elle : Vous triomphez, belle Olimpe, lui dit-il, plus j'ai réſiſté à vos charmes, plus ma défaite eſt complette ; jugez de la violence de ma paſſion par la témérité de ma démarche. J'ai perdu le ſouvenir des maux que l'amour m'a fait dès ma jeuneſſe. J'ai les yeux fermés ſur ceux qu'il me prépare ; ma raiſon, que vous tenez captive, ou ſe tait ou me parle en vain. Je ne puis plus entendre que la voix de l'amour, je m'y livre avec tranſport ; & la mort, ſi vous me la cauſez, me ſera mille fois plus chére que la vie, s'il falloit la paſſer ſans vous voir, & ſans vous aimer. Mademoiſelle Dumenil avoit eu le tems, pendant qu'il parloit, de ſe rendre maîtreſſe de la ſurpriſe, & même

du trouble que lui causoit une déclaration qu'elle avoit desirée longtems, mais qu'elle n'attendoit plus. Est-il possible, lui dit-elle, que ce que j'entends soit sérieux ? Quoi ? Monsieur, vous m'aimez, vous m'estimez en même tems assez peu pour me déclarer vos sentimens qui m'offensent autant qu'ils me flaitent ! Que je suis malheureuse, & que ce moment justifie bien mes craintes, & mes refus ! Eh quoi ! reprit mon pere avec vivacité ? Est-ce ainsi que vous me rassurez ? Ayez pitié du moins, Mademoiselle, de l'état où vous me voyez. Je vous adore depuis le premier instant que je vous ai vuë, mais vous avez forcé le respect de se rejoindre à l'amour. Je me suis contraint, j'ai voulu seulement me mettre à portée de vous voir sans vous gêner, ni sans vous offenser, j'ai espéré que

mes égards, mes soins pourroient à la fin vous toucher ; c'est par cette voix seule, que j'ai voulu m'expliquer. Enfin, le charme de votre vuë a rompu tous mes desseins, il a fallu céder. J'épiois le moment de vous trouver seule ; je le saisis, je me jette à vos pieds ? je vous rends à jamais l'arbitre de ma déstinée ; prononcez : ma joïe, mon bonheur, ma vie dépend de votre arrêt. Ah ! Monsieur, répondit-elle, vous me voyez au desespoir ; & j'éprouve aujourd'hui le plus grand des malheurs, le plus sensible pour une ame bien née : Eh ! que vais-je devenir ? A quoi votre tendresse ne m'expose-t'elle pas ? Ne connois-je pas la jalousie de Madame de Barbazan ? Voudriez-vous m'en rendre la victime ?..... Ne craignez rien, interrompit mon pere, je sçaurai vous en préserver, & si

je puis être aſſez heureux pour vous plaire, je trouverai les moyens d'empêcher que jamais vous ayez lieu de vous en repentir. Olimpe ſe défendit toujours avec adreſſe, ſans le rebuter, ſans s'engager, & ſans jamais rien dire de poſitif; la converſation ne put pas être longue, la chaleur qui avoit été accablante tout le jour, avoit donné à bien d'autres l'envie de ſe promener la nuit. Ils entendirent du bruit dans les allées voiſines; ils diſtinguérent bien-tôt que le jardin étoit plein de monde: il fallut ſe ſéparer; mon pere lui demanda ſeulement en la quittant, la permiſſion de la voir en particulier, & celle d'en faire naître les moyens, ſans bleſſer la prudence néceſſaire: elle n'y conſentit pas préciſément; mais elle ne lui défendit pas aſſez pour lui en interdire le deſir & l'eſpé-

rance ; en un mot, elle mit dans ses réponses & dans leur adieu, tant de graces, & une coquetterie si modeste & si séduisante, qu'elle le laissa plus amoureux que jamais.

Il se passa plusieurs jours sans que mon pere osât chercher une occasion de revoir Olimpe seule : le desir de lui plaire & de ménager sa délicatesse le rendoit encore plus circonspect. Heureux s'il l'avoit toujours été ! Son amour s'étoit encore rallumé par le plaisir de le déclarer. Olimpe étoit alors plus tourmentée que jamais par ses reproches intérieurs, sur l'abus qu'elle faisoit de la foiblesse d'un homme à qui elle devoit tout : mais elle étoit dans cet âge, où tout ce qui flatte l'amour propre, séduit le cœur, & aveugle l'esprit ; sans réfléchir aux différentes conséquences que pouvoit avoir sa complaisance ;

elle consentit à venir plusieurs fois le soir dans l'apartement de mon pere, quand tout le monde étoit retiré ; elle y pouvoit arriver par un corridor fort sombre, & sans risque d'être vuë ni rencontrée par personne ; elle y vint en effet plusieurs fois sans aucun accident ; les idées s'arrangent dans les têtes d'une façon bien extraordinaire. Il est certain que Mademoiselle Dumenil étoit bien née, qu'elle étoit très-sage ; elle n'eût jamais accepté de pareils rendez-vous avec un amant qu'elle auroit aimé ; & cette démarche lui paroissoit innocente, parce qu'elle n'avoit point de goût pour mon pere. Cet aveuglement leur fut bien funeste à tous deux. Leurs conversations étoient singulieres. Le Marquis entretenoit Olimpe de sa passion en homme qui en étoit pénétré ; elle répondoit

toujours avec grace, avec douceur: mais elle parloit sans cesse des ses frayeurs, & en paroissoit principalement occupée. Mon pere enyvré du plaisir de la voir, aveuglé par son amour, se flattoit, ou plutôt cherchoit à se flatter; il en parloit souvent à Dubois, qui ne pouvoit s'empêcher de lui reprocher la foiblesse d'aimer si long-tems seul. Non, disoit le Marquis, j'y ai réfléchi; garde-toi de croire qu'Olimpe soit ingrate, encore moins perfide; je ne puis le penser. Elle est timide, les craintes qui la troublent, l'empêchent de se livrer à l'amour: mais j'ai tout lieu de juger à present qu'elle a le cœur libre; ce cœur est plein des sentimens les plus nobles, les plus vertueux. Elle m'aimera, te dis-je, crois-le; laisse-le moi croire, au moins.... Eh quoi! s'écria Du-

bois, avez-vous donc oublié....? Je t'entends, interrompit mon pere; mais je commence à penser que nous nous sommes trompés; une fausse prévention m'a abusé: je suis forcé de voir que je lui faisois tort. L'intimité que tu as remarquée entr'elle & les Dumonts peut être innocente, ce sont les amis de sa mere, elle en a reçu tous les soins de l'amitié, elle étoit engagée de tout point à les voir souvent. Depuis qu'elle est ici, la mere y est venuë quelquefois, il est vrai; mais le fils n'y a jamais paru: je sçais même que son pere l'a envoyé à Paris, pour conclure le marché d'une Terre qu'il vient de lui acheter en Normandie, & qu'il y doit rester quelque tems pour se former aux affaires. Tu vois que je suis au fait; d'ailleurs le maintien & la conduite en général de Mademoi-

ſelle Dumenil, doivent m'éclairer ſur l'injuſtice de mes premiéres idées : mais je la verrai ce ſoir, je veux enfin m'éclaircir tout-à-fait. Je m'en ſuis défendu trop long-tems ; il faut ſortir d'un doute d'où dépend le repos de mes jours. Il lui en parla en effet dès le ſoir même. Qu'un amant véritablement épris eſt facile à tromper ! Qu'il eſt aiſé du moins de l'abuſer long-tems ! Mademoiſelle Dumenil avoit beaucoup d'eſprit, elle étoit de ſang-froid vis-à-vis du Marquis ; elle lui perſuada tout ce qu'elle voulut : ils ſe voyoient ſouvent ; mon pere eſpéroit, & l'excès de ſon amour nourri par l'eſpérance le rendoit heureux. Il avoit pris avec Olimpe l'habitude du reſpect ; dans leurs tête à tête même il en conſervoit encore : il auroit voulu ne devoir ſon triomphe qu'à l'amour.



L'amant le plus tendre eſt peut-être le moins entreprenant : mais le jour arriva, où engagé par l'eſpérance, entraîné par la violence de ſa paſſion, il oſa enfin la preſſer de ſe rendre ; c'étoit le moment critique : elle avoit dû le prévoir ; elle l'avoit éludé long-tems avec adreſſe : mais le Marquis parloit d'une façon ſi poſitive, il étoit devenu ſi vif dans ſes tranſports, qu'il n'y avoit plus moyen de s'en défendre ſans le déſabuſer : elle parut d'abord ſérieuſement offenſée ; enſuite elle eſpéra l'arrêter par ſes pleurs dont elle avoit déja quelquefois éprouvé le charme avec ſuccès ; ce fut en vain, la nature a ſes droits inſurmontables ; mon pere étoit parvenu à ces inſtans d'yvreſſe, où l'amour ne ſert qu'à donner plus d'empire aux ſens. Il eſſuyoit les larmes d'Olimpe par les baiſers

les plus ardens. Cruelle, lui disoit-il en redoublant ses transports, & ses caresses, pouvez-vous vous refuser encore aux instances d'un cœur qui vous adore ? Que n'ai-je point fait pour vous le prouver ? Ah si ce n'est pas assez, ordonnez, tout mon bien, tout mon sang est à vous : mais ne me réduisez point au desespoir ; songez à ce que vous m'allez forcer de penser ? J'en frémis ! Voulez-vous me laisser croire que vous m'avez trompé ! Oüi, je le croirai, ingrate, & je le crois déja peut-être. Tant de soins, de respects, d'égards ; tant d'amour vous auroient touchée. Si quelque autre plus heureux .... Que vois-je ! Votre rougeur redouble ! Vous tremblez ! Ah ! je suis perdu ! Olimpe se dégagea alors de ses bras par un dernier effort. Eh bien, Monsieur, répondit-elle, je céde

à la néceſſité fatale où vous me réduiſez. Vous m'arrachez un ſecret que j'aurois mille fois donné ma vie pour vous épargner. Je vais vous percer le cœur : mais j'atteſte le ciel que vous ſeul m'y forcez. Je puis être coquette, mais je ne ſuis point fauſſe. Je n'ai jamais prétendu vous tromper, & croyez qu'il m'en a couté les plus grands efforts pour vous laiſſer juſqu'ici nourrir une erreur, que vous aviez embraſſée vous-même, & que j'ai cru devoir reſpecter, parce que je ſentois que votre repos en dépendoit. Oüi, Monſieur, vos bontés ſeront gravées éternellement dans mon ame. Ma plus tendre reconnoiſſance vous eſt duë; mon attachement pour vous eſt ſans bornes : mais quand j'ai eu l'honneur de vous voir pour la premiére fois, mon cœur étoit engagé. Je vois, je ſens

tout ce que je perds : jugez même à quel point je vous vois aimable, & fait pour plaire, puisque je vous parle de mes regrets. Cette idée ne devoit jamais être reçuë dans la tête, encore moins échaper à la bouche d'une fille bien née vis-à-vis d'un homme marié. Je vous sacrifie la honte qu'elle me donne ; connoissez-en mieux du moins l'excès de ma franchise, & soyez sûr en même-tems, que je ne sçais point changer. Ne vous flattez point que le tems, ni l'ambition, ni la crainte puissent m'y réduire. Je vais m'attirer votre colére, toute injuste qu'elle est, je vous la pardonne. L'aveu malheureux que j'ose vous faire, servira du moins en m'accablant, à vous prouver que j'étois digne de votre estime. Il feroit impossible de rendre l'état affreux où étoit tombé mon pere pendant

qu'elle avoit parlé. Il fut longtems ſans pouvoir proférer un ſeul mot : ſes regards étoient fixés ſur elle, le deſeſpoir y étoit peint, ſes yeux étoient chargés de larmes, mais ſon cœur étoit trop ſerré pour qu'elles puſſent couler. Enfin, ſa douleur éclata. Barbare ! s'écria-t-il, il eſt donc vrai ? Vous avez pu vous réſoudre à prononcer mon arrêt ! Vous ne pouvez m'aimer ! Otez-moi donc, cruelle, une vie qui m'eſt odieuſe ſans vous ; laiſſez-du moins me l'arracher à vos pieds. Le moment où je me verrai dans les bras de la mort, ſera le plus doux, le plus heureux de ma vie, ſi j'emporte au moins vos regrets. Oüi, je ſens que je vous adore plus que jamais. Hélas ! dans cet aveu fatal dont vous me déchirez l'ame, je découvre encore mieux le prix de votre cœur. Ah ! Dieu ! n'é-

toit-il pas fait pour moi ? Quel avantage a sur moi ce rival trop heureux, qui me l'enléve ? Eh ! peut-il vous aimer autant que je vous aime ? je n'ai vécu depuis que je vous connois que pour chercher à vous plaire ; tous mes pas, tous mes soins, mes égards continuels, le respect même où je me suis contenu malgré la violence de mon amour ; tout vous disoit sans cesse que je ne respirois que pour vous adorer. Quoi ! c'est vous, Olimpe ! C'est vous qui me déclarez de sang-froid que vous ne pouvez m'aimer ? Voûs me trahissez ! Vous m'assassinez .... Oüi, voûs êtes au moins coupable de m'avoir laissé prendre une espérance que vous sentiez inutile & funeste ! Perfide laissez-moi ! Pourquoi faut-il que je vous aye connuë ? Fuyez, fuyez, vous dis-je, &, s'il se peut, ne me voyez ja-

mais. A ces mots, il ſe laiſſa retomber ſur ſon fauteüil preſque ſans ſentimens. Mademoiſelle Duménil ſortit auſſi-tôt toute tremblante, ſans oſer ni lui répondre, ni même le regarder. Mon pere demeura d'abord dans cette eſpéce de léthargie, où plongent les grandes douleurs; il étoit immobile, ſes yeux étoient arrêtés ſur la porte par où Olimpe venoit de paſſer. Il ſortit bien-tôt de ce calme aparent, pour ſe livrer aux tranſports les plus violens: la fureur, le dépit, la douleur s'uniſſoient pour le déchirer. Il la menaçoit, il l'accabloit des reproches les plus durs; un moment après il lui demandoit pardon: ſes larmes le ſuffoquoient, & la triſte douceur qu'il trouvoit à les répandre ſuſpendoit ſon tourment pour quelques inſtans. La nuit ſe paſſa dans cette agitation. Le jour vint, il fallut ſe contraindre

contraindre & ſe montrer. On le trouva changé, il avoit en effet la mort peinte ſur le viſage. Il convint qu'il étoit malade, il ne ſe mit point à table, & ne ſortit point de ſon apartement pour éviter la vûë de Mademoiſelle Duménil. Il paſſa quelques jours dans cet état violent; il y avoit des quarts d'heure où il eſpéroit oublier Olimpe; il ſe la repreſentoit ingrate & perfide. Après tant de bontés, diſoit-il; que dis-je? Après l'avoir convaincuë d'un amour ſi tendre! Quel cœur pouvoit être aſſez dur pour ne pas m'aimer? Ne fût-ce que par reconnoiſſance! Que ne le feignoit-elle au moins! Je l'aurois cru ſans peine: mon cœur voloit au-devant d'une illuſion ſi chére; elle auroit ſuffi pour me rendre heureux. Il l'accuſoit enſuite d'injuſtice; il ſe rapelloit ſa conduite avec lui.

Quelle noirceur, ajoutoit-il, d'avoir laiſſé enraciner dans mon cœur un poiſon qui va conſumer mes jours dans l'horreur du deſeſpoir ! Je vois enfin ſes odieux projets ! Sa vanité a voulu ſe repaître d'un triomphe complet. Elle ſe ſera trompée, elle n'en joüira pas. Je veux m'attacher à une autre ; je veux qu'elle ſoit témoin de ma paſſion, de la gloire de ſa rivale ; c'eſt le ſeul & le plus ſûr moyen pour me guérir & me venger. Il parcouroit alors toutes les beautés de la Ville ; il n'y en avoit point à qui il ne trouvât cent défauts ou dans la figure ou dans le caractére : il les comparoit involontairement avec Olimpe, & cette comparaiſon rendoit à l'ingrate tous ſes droits ſur ſon cœur. Il étoit forcé de ſentir combien ſes projets de vengeance étoient vains. Toutes

ſes réflexions irritoient ſes peines, & ajoutoient encore à ſon irréſolution.

Pendant qu'il étoit ainſi devoré en ſecret par l'amertume, le ſort conjuré contre lui, lui préparoit d'autres chagrins, dont la fin ne devoit pas être plus heureuſe. Ma mere n'avoit jamais vû Mademoiſelle Duménil avec plaiſir, quoiqu'elle fut arrivée chez elle d'une maniére non ſuſpecte ; ſa beauté lui avoit donné pour elle, dès-l'abord, une ſorte d'éloignement ; l'inquiétude y avoit ſuccédé : enfin quelques regards ſurpris avoient changé l'inquiétude en ſoupçons. Il eſt aiſé de penſer qu'elle avoit tout employé pour les éclaircir. La jalouſie d'une femme n'eſt pas longtems tranquille. Elle avoit fait épier les démarches d'Olimpe & de ſon mari. Elle avoit gagné à

force d'argent un domeſtique, qui lui avoit apris les viſites nocturnes, dont la derniére avoit été ſi fatale. Elle avoit elle-même été témoin du tems que ce rendez-vous avoit duré. Elle étoit bien loin d'en imputer la longueur aux raiſons qui l'avoient prolongé. Ne doutant donc plus de l'outrage qu'on lui faiſoit, elle étoit livrée au plus violent dépit, & ne ſongeoit qu'à le ſatisfaire avec éclat, quand mon pere qui la croyoit tranquille, entra chez elle pour ſe forcer à quelque diſtraction. Il la trouva ſeule, & paroiſſant enſévelie dans une triſteſſe profonde, il ſe fit effort pour l'aborder d'un air ſerein : Qu'avez-vous, lui dit-il, Madame ? & pourquoi vous trouvai-je dans la ſolitude & dans un abattement qui m'allarme.... ? La Marquiſe jetta ſur lui un regard qui l'arrêta,

tout-d'un-coup. Il crut apercevoir quelques larmes rouler dans ses yeux. Elle se leva brusquement & sans parler, elle entra aussi-tôt dans son cabinet, dont elle poussa la porte avec vivacité. Mon pere demeura dans la chambre confondu de ce qu'il venoit de voir. Il étoit accoutumé à ses humeurs, le plus souvent sans aucun fondement. Cependant il étoit encore dans l'aveuglement sur le fond de son ame. Il n'en connoissoit point encore la fausseté & la dureté qu'il éprouva trop dans la suite. L'estime & même l'amitié qui n'étoient pas éteintes en lui, le portoient à vouloir s'informer de ce qui pouvoit causer à sa femme un chagrin si violent ; d'ailleurs il étoit lui-même dans une situation intérieure faite pour l'attendrir aisément sur les peines de tout ce qui l'entouroit. La

compassion est volontiers la vertu des malheureux, quand ils sont bien nés. Il entra un moment après la Marquise, presque malgré elle, dans le lieu où elle s'étoit retirée. Il la trouva étenduë sur une chaise longue, pâle & fondant en larmes. Leur explication fut très-vive. Ma mere accabla son mari de reproches, & lui déclara qu'elle sçavoit positivement son commerce avec Mademoiselle Duménil. Mon pere dévora avec peine son trouble, & sa surprise, & ne mettant dans sa réponse que le degré de sensibilité qui étoit naturel sur cette accusation, il lui representa l'injustice de ses soupçons, qui risquoient de perdre une fille de condition vertueuse, & il sortit promptement, après lui avoir donné pour l'adoucir, une promesse vague, d'ôter bien-tôt tout prétexte à cette calom-

nie. Jettez un moment les yeux ſur le tableau de cette triſte Maiſon. Quel aſſemblage de malheureux de toutes les eſpéces ! Mademoiſelle Duménil, quoique la moins à plaindre, étoit livrée aux réflexions les plus accablantes : elle voyoit toutes ſes eſpérances détruites, elle ne doutoit pas que mon pere ne l'abandonnât. Elle étoit encore tourmentée du regret de faire ſon malheur ; car elle avoit véritablement pour lui l'amitié la plus tendre. Depuis le lendemain de leur explication, elle n'avoit point paru : elle s'étoit laiſſée tomber le ſoir en ſortant devant tout le monde, & feignant une douleur conſidérable au pied, elle ſe fit porter dans ſa chambre, où elle reſta toujours au lit, ayant établi dans toute la maiſon qu'elle s'étoit donné une entorſe. Mon pere de ſon côté éprou-

voit à la fois tous les genres de peines & de tourmens, sans pouvoir espérer, ni prévoir aucun soulagement à tant de maux. La Marquise étoit pénétrée de douleur ; elle avoit toujours été mécontente, non des procédés, mais des sentimens de son mari ; sa mauvaise santé, ses vapeurs, son humeur continuelle, & insuportable ne venoient que de-là : mais son orgueïl étoit si cruellement blessé dans cette derniére circonstance, que le dépit & la rage assiégeoient son ame, elle méditoit les plus affreux projets : elle voulut cependant y donner une forme de procédé. Elle envoya chercher le Chevalier d'Auny, qui relevoit à peine d'une maladie très-longue & très-sérieuse, qu'il avoit euë depuis son retour.

Il est singulier combien les situations violentes de l'ame semblent

blent ajoûter quelquefois de lumiéres à l'eſprit ; combien les gens les plus bornés deviennent éloquens dans une cauſe , qui les touche vivement. La Marquiſe parla à M. d'Auny avec une force qui l'étonna , elle lui fit la peinture la plus énergique des torts de ſon ami ; elle inſiſta ſur l'indécence publique de ſes derniéres inclinations : elle y mêla des choſes flatteuſes pour le Chevalier ; perſuadée ; diſoit-elle , qu'il l'ignoroit encore ; également ſûre , que le Marquis n'eût oſé ſe porter à cet excès d'égarement en ſa preſence , encore moins le lui avoüer. C'eſt à vous, Monſieur, continua-t'elle , à le faire rougir d'une folie , dont le déshonneur m'attaque perſonnellement , mais dont la honte retombera ſur lui aux yeux de tous les honnêtes gens. Je ne parle point des égards qu'une

femme comme moi méritoit peut-être par ma naiſſance & par ma conduite : mais je puis devant vous reclamer d'autres droits plus chers & plus ſacrés. Vous ſçavez ſi j'ai aimé M. de Barbazan, vous avez été témoin de l'indifférence & de la froideur qui ont été la ſeule récompenſe d'un ſentiment .... ma rougeur & mes larmes vous en diſent aſſez ; terminons une converſation qui m'humilie, & ajoûte encore à ma douleur. Allez, Monſieur, ramenez, s'il ſe peut, aux devoirs de l'honnête homme, un ami qui (s'il ne vous écoutoit pas) feroit indigne de l'attachement d'un homme comme vous. Monſieur d'Auny confondu de tout ce qu'il venoit d'entendre, lui répondit avec politeſſe qu'il étoit perſuadé qu'elle voyoit les torts de ſon mari plus conſidérables qu'ils ne l'étoient en

effet, qu'il étoit possible qu'il eut pour Mademoiselle Dumenil l'amitié qu'il avoit toujours euë pour toute sa famille, sans qu'il y entrât rien de contraire à l'honneur d'une jeune personne à qui il connoissoit des principes, & une façon de penser hors de tout reproche. Pardonnez-moi, Madame, ajoûta-t'il, de combattre vos idées avec trop de chaleur, peut-être ; mais enfin je connois & j'aime le Marquis depuis son enfance ; il est bien né, & je puis assurer qu'il n'a jamais démenti, ni par ses sentimens, ni par ses procédés pour vous, la vertu dont il connoît tous les devoirs, & dont les erreurs même de sa jeunesse ne l'ont jamais écarté. Je le verrai, Madame, je lui parlerai ; daignez rendre un peu de calme à votre esprit : attendez du moins l'effet d'un entretien où je n'ou-

blierai rien pour me rendre digne de la confiance dont vous m'honorez. Ils se quittérent ainsi peu satisfaits l'un de l'autre. Le Chevalier connoissoit la Marquise, il sçavoit que sa jalousie avoit été souvent injuste & révoltante. Il espéroit que cette fantaisie n'auroit pas plus de réalité que bien d'autres. Il entra chez mon pere dès qu'il fut éveillé : il le trouva dans un état qui le fit frémir ; toutes les traces de la plus profonde douleur étoient empreintes sur son visage, ses yeux rouges & bouffis annonçoient qu'il avoit passé la nuit à pleurer. Venez, dit-il au Chevalier, venez voir un malheureux, qui ne mérite plus votre amitié, mais à qui vous devez du moins votre pitié. Votre derniére absence m'a perdu. Je suis devenu le plus infortuné de tous les hommes, Je sens que je me meurs,

& je voudrois être déja délivré d'une vie, qui m'est insuportable. L'air & le ton dont il prononça ces paroles, augmentérent l'étonnement, ou plutôt le saisissement du Chevalier. Qu'entends-je, lui dit-il ? Vous me glacez de crainte ; eh ! que vous est-il donc arrivé ? Pourquoi suis-je obligé de venir vous le demander ? Je vois trop que ce n'est pas ici le moment des reproches. Vous n'êtes pas en état de les entendre. Mais parlez donc ? Expliquez-moi le sujet d'un desespoir qui me fait trembler. Ah ! par où commencer, reprit mon pere, en lui tendant la main ? Comment vous révéler un secret si funeste ? Est-il tems de vous l'aprendre ? Je devois parler, quand vos sages conseils pouvoient peut-être encore me ramener, me consoler du moins : mais j'ai craint cette vertu

ſévére, qui m'a cent fois rendu à la raiſon. Enfin, mon ami, vous connoiſſez la ſenſibilité d'un cœur auſſi violent que tendre; l'amour s'en eſt rendu le maître; j'aime & j'aime avec fureur. J'ai combattu longtems, j'ai réſiſté ſix mois; c'eſt peutêtre ce qui a achevé de me perdre. Ma paſſion s'eſt accruë de mes efforts mêmes pour la contenir: elle s'eſt nourrie par la vuë continuelle de l'objet qui l'a fait naître. J'idolâtre une ingrate; je ne ſuis point aimé; j'ai un rival adoré; je le ſçais, & je n'en ſuis que plus éperdu: il n'eſt plus pour moi ni repos ni bonheur; le deſeſpoir ſeul eſt ma loi. Il s'arrêta à ces mots, & le Chevalier qui l'écoutoit avec effroi, prenant la parole. Je commence, lui dit-il, à voir clair dans cet abîme: mais quelque touché que je ſois de l'état effrayant où je

vous trouve, je suis forcé de l'augmenter peut-être, en vous disant que c'est Mademoiselle Dumenil que vous aimez, que Madame de Barbazan ne l'ignore plus, & que c'est par elle-même que j'en suis instruit. Vous ne m'aprenez rien, s'écria mon pere; la Marquise m'a parlé, & cette circonstance a mis le comble à mon malheur. Eh bien, reprit le Chevalier, que prétendez-vous faire? Je vous aime, vous le sçavez, je ne me suis jamais démenti un instant depuis votre enfance. Je me sens moi-même accablé du coup que je viens vous porter; mais me convient-il d'aprouver un égarement qui jette le trouble dans votre maison, même en vous rendant malheureux? Non, mon cher Marquis, vous flatter ici, ce seroit vous trahir; vous devez à la raison, à l'honneur, un

ſacrifice indiſpenſable : plus il vous paroît dur, plus vous en devez ſentir la néceſſité. Madame de Barbazan a des défauts, je les connois, j'en ai ſouvent gémi en particulier : mais c'eſt votre femme ; c'eſt d'ailleurs une perſonne occupée de ſes devoirs, irréprochable dans ſes mœurs, & qui s'eſt toujours piquée de la plus grande tendreſſe pour vous : ces ſentimens-là méritent des égards. Si vous en êtes peu touché, le monde qui les connoît, n'en ſera que plus diſpoſé à vous condamner, à vous méſeſtimer, quand vous aurez l'air de braver ouvertement une femme reſpectable. Ses cris (quoiqu'indécens peut-être) ne laiſſeront pas de lui faire des partiſans. Sa ſanté eſt languiſſante, cela frape encore, & intéreſſe bien des gens. D'ailleurs, elle eſt violente par caractére, elle peut

tomber férieufement malade ; l'intérêt redoublera. Croyez de plus que toutes les femmes feront pour elle, vous les connoiffez ; elles fe déteftent en général : mais dès qu'il eft queftion d'un mari, cela devient une affaire de parti, & toutes fe réüniffent contre lui : vous fçavez qu'elles n'influënt que trop fur la réputation des hommes à tous égards. Eh quel reproche n'auriez-vous pas à vous faire, fi dans l'état où eft Madame de Barbazan, une maladie caufée par le chagrin que vous lui donnez, alloit l'enlever aux yeux de toute la province, de tout l'univers, qui vous en rendroit coupable ? Mais, en vérité, à quoi facrifieriez-vous toutes les loix de l'honnête-homme aujourd'hui ? Quel eft votre aveuglement ? Vous convenez vous-même de l'ingratitude de votre maîtreffe. Vous fça-

de ses regrets de ne m'avoir pas connu avant d'engager son cœur, ils prolongeront mes malheureux jours ; car enfin il est vrai, je n'existe plus que par l'amour qui m'attache à elle, & je sens avec évidence qu'il n'y a que la mort seule qui puisse l'arracher de mon cœur. Vous me faites frémir, répondit M. d'Auny, je vois que vous êtes dans un ensorcellement dont ce n'est pas ici le moment de combattre la cause : songeons du moins à en prévenir les effets. Cette sévérité que vous m'avez reprochée, n'est que de la raison : vous en allez juger. Je laisse au tems, à la réflexion, à vos tourmens mêmes, le soin de vous guérir d'une passion insensée, dont je ne vous parle plus : mais pensez à sauver les bienséances ; voilà l'effort qui dépend de vous, que vous devez à votre femme, au

public, à vous-même, & à votre ami qui vous en conjure. Tâchons de persuader à Me de Barbazan que vous n'avez pour Mademoiselle Duménil que de l'amitié. Le rôle où je m'engage me répugne au dernier point; c'est le plus grand sacrifice que je puisse faire au tèndre attachement que je vous ai voüé: mais il y va de votre repos, tout céde à un intérêt si cher. Il ajouta, qu'il falloit d'abord que mon pere employât vis-à-vis de la Marquise la plus grande douceur, qu'il affectât un air plus tranquile, & qu'il pensât sérieusement à éloigner Mademoiselle Duménil. Il promit tout au Chevalier; pourvû qu'il lui accordât quelque-tems pour se préparer à une privation qui lui paroissoit terrible à envisager. M. d'Auny en convint, & il fut résolu qu'on laisseroit passer le tems nécessaire pour qu'il fût vrai-semblable que son entorse lui permît de marcher; que

pendant cet intervale le Chevalier essayeroit de remettre la tête de la Marquise : mais il répéta encore avec le ton le plus ferme qu'il ne se forçoit à consentir au personnage qu'il alloit joüer, que sur la parole d'honneur que lui donnoit mon pere d'exécuter ce qu'il venoit de promettre. Le Chevalier fut exact à ses engagemens, & la douceur de mon pere ayant secondé ses discours, Me de Barbazan feignit de prendre une sorte de tranquillité. Mais le Marquis s'étoit fait trop d'efforts à la fois ; il ne put les soutenir sans que sa santé en fût altérée. Il fut peu de tems après attaqué d'une inflammation d'entrailles ; le danger étoit menaçant , il fut saigné six ou sept fois très-rapidement. Ma mere & le Chevalier ne quittoient point le chevet de son lit, dans les momens où l'on craint pour la vie de quelqu'un qu'on aime, tous ses torts sont bien-

tôt effacés. Ma mere ne ſentoit plus que ſon inquiétude : elle redoubloit ſes ſoins, même ſes carreſſes, autant que l'état de ſon mari pouvoit le permettre : il étoit dans le plus grand abattement, & ſur-tout dans la plus grande mélancolie. La Marquiſe la voyoit croître à meſure que le danger diminuoit, elle en parut affligée ſenſiblement; & un jour que M. d'Auny étoit ſorti pour affaires, ſe croyant ſûre d'être une heure au moins ſeule avec ſon mari, elle imagina de profiter de ce moment pour tenter un moïen qui lui parût favorable pour ſatisfaire la jalouſie dont elle étoit devorée plus que jamais. Qu'alloit-elle chercher Et par quelle fauſſeté elle alloit s'éclairer? Mais rien n'arrête une femme née violente & qui n'a de ſentimens que l'amour propre. Elle haſarda de parler ainſi à mon pere. Vous me voyez, Monſieur, dans la plus grande joie, j'ai

cru vous perdre : vous avez été un moment dans le plus grand danger : vous voilà hors d'affaire & je suis sans crainte ; cependant je vous avouë que ma joye est combattuë par l'état où je vous vois : vous paroissez presqu'insensible au plaisir de revenir à la vie. Vous êtes enséveli dans la plus triste rêverie; vous avez certainement quelque chagrin que vous voulez cacher. Est-il possible que je n'aye pas au moins mérité votre confiance ? Soyez sûr que je vous aime, & de quelque nature que soient vos peines (je n'en excepte rien) croyez que ce qui me touche le plus vivement, est le desir de vous voir heureux. Mon pere lui tendit la main , il sentit qu'elle la baignoit de larmes. Il fût ému ; Il étoit né tendre : il étoit d'ailleurs excessivement affoibli ; sa tête même s'en ressentoit sans doute. Enfin touché des tendresses de la Marquise, attendri

attendri par ſes pleurs, il la regardoit avec des yeux qu'elle n'avoit pas coutume de trouver en lui. Elle redoubla ſes inſtances, elle ſe jetta à genoux au bord de ſon lit, elle le preſſa tant, qu'il céda à la ſéduction qu'elle employoit depuis une heure contre un homme naturellement trop facile, & que la maladie, & les remédes avoient rendu de tout point d'une foibleſſe extrême. Il la crut de bonne foi; il imagina qu'elle pourroit être capable de mettre ſa vanité à vouloir ſe montrer aſſez généreuſe pour lui ſacrifier une jalouſie dont elle ne pouvoit attendre jamais rien d'heureux pour elle; dans ce cahos d'idées & de ſentimens confus, dont ſon eſprit étoit comme envelopé. Eh bien, Madame, lui dit-il, vous m'arrachez le ſecret de ma vie; ma confiance pour vous va juſqu'à

l'excès ; je vous en donne une marque peut-être sans exemple. Puissiez-vous la sentir, & n'en jamais abuser ! Je vous aime de l'amitié la plus vraie & la plus solide. Jugez de mon estime par l'aveu dont je vous arme en ce moment contre moi. Je me suis reproché mille fois d'être sans amour pour vous : mais on nous a unis sans nous consulter, sans que nous nous connussions. Un sentiment plus vif n'a pas dépendu de moi. J'ai cru long-tems même que mon cœur étoit fermé pour jamais à l'amour. Vous avez eu souvent des idées qui nous ont tourmenté l'un & l'autre, sans objet & sans raison. Je conviens qu'aujourd'hui tout mon cœur est changé. Mademoiselle Duménil seule m'a fait sentir un feu, dont je brûle malgré moi, & que la mort même, que je viens de voir de si près, ne

pouvoit éteindre. Ne m'accusez point d'avoir cédé legérement ; j'ai combattu long - tems un penchant invincible ; j'en suis moins coupable à mes yeux, mais je ne vous en offense pas moins ; je le sens, c'est à vous-même que je m'en accuse : heureux peut-être que vous m'ayez déterminé à subir la honte d'un aveu si pénible à faire, & si rare dans le cas où nous sommes. Je vous crois assez raisonnable pour pardonner un tort involontaire ; assez généreuse pour avoir pitié de l'état affreux où m'ont réduit les malheurs d'une passion aussi infructueuse qu'elle est violente, & mes remords à votre égard. J'ose aller plus loin : je vous demande même de m'aider ; sauvez-moi de l'austére amitié du Chevalier d'Auny, qui me persécute : dites - lui que vous avez des raisons pour ne pas

vouloir que Mademoiſelle Duménil ſorte de chez nous dans ce moment, où l'on pourroit ſoupçonner un éclat qui la perdroit. Laiſſez-moi me remettre d'une maladie ſi vive, & me préparer par degrés à une ſéparation ſi dure. Laiſſez-moi le tems de lui trouver un établiſſement qui puiſſe me la faire croire heureuſe. Juſtifiez enfin la haute idée que j'ai conçue de vous. Que ne vous dévrai-je point ! Quels ſentimens une telle obligation ne fera-t-elle point naître pour vous dans mon cœur ! Je paſſerai ma vie entiére à vous marquer à tous les inſtans du jour mon repentir & ma reconnoiſſance. Au nom des larmes dont vous me voyez ſuffoqué, ſoyez touchée de ma douleur. Je mets entre vos mains mon repos, ma ſanté, ma vie. Achevez par cette action héroïque de m'inſpirer

un éternel regret de n'avoir pas adoré une femme si digne de l'être. La Marquise avoit écouté ce discours avec un sentiment bien différent de celui qu'il sembloit naturellement fait pour inspirer ; sa douleur, ou plutôt sa rage eut peine à se contenir. Elle lui répondit avec une voix entre-coupée, qu'il ne devoit penser qu'à sa santé, & qu'il sçavoit bien qu'il seroit toujours le maître. Quelle réponse ! Et que seroit-il devenu s'il l'avoit entendue ? Mais l'agitation où l'avoit mis un si long discours, & sur un pareil sujet, l'avoit fait trouver mal. En finissant de parler il perdit connoissance, & quand elle lui revint, il se trouva entouré de ses gens. Le Chevalier d'Auny étoit revenu, il ne le quitta point : ma mere ne s'y trouvoit plus seule ; lui-même deux jours après se sentit

mieux, ſes forces revinrent aſſez vîte. Il étoit dans la plus grande ſénérité : il s'aplaudiſſoit en ſecret d'une imprudence ſi ſinguliére ; & il étoit aſſez aveuglé pour en attendre les effets les plus ſatisfaiſans pour lui. Il comptoit ſur la raiſon de ſa femme. L'humeur & la jalouſie l'avoient ſouvent altérée, mais il imaginoit que le danger où elle l'avoit vu, avoit triomphé de ſes reſſentimens ; & il ſe perſuadoit enſuite qu'il avoit ſaiſi le moment de la toucher, ne fût-ce que par vanité. En un mot, ce qui paroîtra peut-être inconcevable, c'eſt qu'il ne lui vint pas un moment dans l'eſprit de ſe repentir de ſa facilité à lui donner des armes contre lui. Son erreur ne fut pas longue ; dès que ſa convaleſcence fut entiérement établie, ma mere ne paroiſſoit plus dans ſa chambre que des inſtans

prefcrits néceffairement pour la bienféance ; & comme elle fe difoit incommodée, & que la vraifemblance y étoit, après y avoir paffé plufieurs nuits auprès de fon mari, il en étoit en peine, & ne foupçonnoit rien encore. Enfin, il fe trouva abfolument rétabli ; il la voyoit fans ceffe, & il commença à s'apercevoir qu'il y avoit dans fes façons avec lui un froid, qui avoit difparu pendant fa maladie, & qu'il n'avoit pas cru devoir retrouver. Remarquant un foir que fon humeur étoit fombre jufqu'à l'aigreur, il s'aprocha d'elle dès qu'ils furent feuls, & lui en demanda la caufe avec l'air de la confiance & de l'amitié. La Marquife lui répondit avec féchereffe, qu'il pouvoit s'épargner cette queftion dans les circonftances où ils étoient l'un & l'autre. Cette réponfe, & fur-tout

le ton dont elle fut faite, fut un coup de poignard pour lui ; le voile tomba dans l'instant, & il commença à sentir dans quel abîme il s'étoit jetté par excès de bonté, ou plutôt de foiblesse. Il voulut cependant encore chercher un moment à s'abuser, il essaya de dire à sa femme avec douceur quelques mots sur la surprise, que devoit lui causer une réponse, où il n'auroit pas dû s'attendre. Elle l'interrompit, & ne gardant plus aucune mesure, elle osa lui reprocher qu'il avoit mis le comble aux mauvais procédés. Elle finit par lui déclarer avec hauteur qu'il falloit qu'il optât entre Mademoiselle Duménil & elle : mais qu'elle étoit résoluë à ne plus souffrir un pareil commerce sous ses yeux, & que l'une ou l'autre sortiroit dès le lendemain du Gouvernement. Le Marquis se sentit saisi de fureur

à

à ce diſcours hardi; tout autre mari en pareil cas eût ſçû la faire répentir d'oublier qu'elle dépendoit de lui. Mais mon pere, quoique né violent, s'emportant même quelquefois legérement ſur des objets peu graves, étoit aſſez maître de lui dans les grandes occaſions. Il contint ſa colére, & la regardant auſſi-tôt avec des yeux capables de la faire rentrer en terre; vous m'avez donc trompé, lui dit-il, avec une voix ſerrée par le plus affreux dépit? Vous abuſez lâchement de la confiance dont je vous ai honorée? Je ne m'abaiſſe point à vous en faire des reproches. Je vous vois trop au-deſſous de toute eſpéce de ſentiment de ma part. Je ſatisferai dès demain votre baſſe jalouſie: ne vous flattez pas que ce ſoit par aucun égard pour une femme, qui s'eſt renduë indigne des miens. Ce

ſera pour moi-même, pour m'épargner le regret humiliant de vous avoir l'ombre d'une obligation. Aprenez que de ce moment vous perdez tout auprès de moi pour jamais ; & qu'il ne me reſte plus pour vous que le plus froid mépris, dont je ne ceſſerai de vous donner des marques le reſte de vos jours. Il ſortit en achevant ces paroles, & rentra dans ſon apartement plus mort que vif. Mille idées, mille projets lui rouloient à la fois dans la tête. Enfin ſentant trop qu'il n'avoit plus rien à ménager, il monta chez Mademoiſelle Duménil. Depuis ſon entorſe prétenduë, il avoit envoïé réguliérement ſçavoir de ſes nouvelles ; mais il s'étoit forcé à n'y point aller. Elle fut très-étonnée quand ſa Femme de Chambre le lui annonça : mais dès qu'elle eut jetté les yeux ſur lui,

elle devint tremblante en le voyant pâle, l'air égaré, & pouvant à peine se soutenir. Mademoiselle, lui dit-il, vous allez être contente, mon amour vous est à charge, & je viens vous délivrer de mes importunités. Madame de Barbazan sçait tout, il est inutile d'entrer dans de plus grands détails. Elle a eu la hardiesse de me dire qu'elle sortiroit de chez moi, si vous n'en sortiez pas. Son insolence lui coutera cher avec le tems : mais il ne vous convient point d'être ici malgré elle. Je sçais que je suis le maître, mais encore une fois mon autorité ne sera jamais employée à ce qui pourroit ou vous déplaire, ou vous faire tort. Je ne m'informe point de l'usage que vous allez faire de votre liberté. Disposez de mes gens, de mes voitures, tout est à vos ordres. Tout ce que j'en-

tends, Monſieur, répondit-elle, me ſurprend & me confond. Je crois devoir nous épargner à tous deux de répondre à vos premiers reproches ; le fond de mon cœur me juſtifie, & le ciel m'eſt témoin que j'aurois fait la douceur de ma vie, de la paſſer auprès d'un bienfaiteur ſi cher, ſi ma vuë ne lui étoit pas devenuë funeſte, & peut-être odieuſe. Je ne vous en dis pas plus. Je paſſe à l'injuſtice de Madame de Barbazan ; & ſans m'en plaindre, ſans vouloir vous aigrir encore contre elle, je prends dans l'inſtant le ſeul parti qui reſte à mon choix. J'oſe vous demander demain à cinq heures du matin une chaiſe de poſte à deux, & je parts pour Paris. Je ne vois point d'azile plus décent pour mon état, & plus conforme à la triſteſſe profonde où ce départ me livre, qu'un

Couvent. Ma mere avoit une parente qui eſt Supérieure de la Communauté de S. Maur. C'eſt auprès d'elle que je vais me retirer & y pleurer (le reſte de mes jours peut-être) les chagrins que je vous ai cauſés involontairement : mais qui laiſſeront à jamais l'amertume dans mon ame. Ah ! cruelle ! s'écria mon pere en ſe jettant à ſes genoux pourquoi faut-il que vous m'ayez arraché l'heureux bandeau d'une illuſion ſi chere ? Pourquoi faut-il encore qu'en renouvellant le deſeſpoir dans mon cœur ; vous y forciez mon eſtime, & mon reſpect ? Quels jours j'aurois pû paſſer à vos pieds ſi vous m'aviez aimé ! Si du moins . . . . ! Des ſanglots lui coupérent la parole. Mademoiſelle Dumenil le releva en le conjurant de rapeller ſon courage, & ſa raiſon. Dans quelles circonſtances, ajoûta-

t'elle, vous livrez-vous à une foiblesse fatale à tous les deux ? On sçait déja peut-être que vous êtes ici, vous me perdez sans fruit. Allez, de grace donner puisqu'il le faut, les ordres pour mon départ. Adieu. Je ne vous demande plus rien que de m'oublier. Elle apella en même-tems ses gens, & il fut forcé de sortir dans un état plus malheureux encore qu'il n'étoit en entrant. Il fallut cependant exécuter cette douloureuse séparation, tout fut prêt à l'heure marquée. Il fit remettre à l'insçu d'Olimpe une bourse de deux cens louis à sa Femme de Chambre, dont il étoit sûr, & elle partit.

Ce fut alors que mon pere ne pouvant soutenir le poids de sa douleur, envoya réveiller le Chevalier d'Auny ; il arriva sur le champ. Le Marquis lui conta tout

ce qui s'étoit passé entre sa femme & lui. Le Chevalier voulut le gronder de la foiblesse ridicule qu'il avoit eüe de faire un aveu si dangereux à une femme, qu'il devoit mieux connoître. Mon pere en convint sans peine; mais il étoit trop tard. D'ailleurs un objet plus interressant pour le moment l'occupoit tout entier. La colére, l'indignation avoient cédé la place aux douleurs de l'amour, & de l'amour le plus tendre & le plus malheureux. Il étoit cependant bien loin de prévoir les nouveaux coups dont il alloit être bien-tôt frapé. Le Chevalier essayoit tout pour le consoler; ce fut inutilement. Il ne voyoit qu'Olimpe traversant les plaines & les montagnes pour s'éloigner de lui: il ne pouvoit parler que d'elle, de sa douceur, de sa raison, de la noblesse avec la-

quelle elle avoit souscrit, sans murmurer, à une espéce de bannissement aussi rigoureux, qu'injuste. Un moment après l'inquiétude le prenoit sur les accidens d'un voyage si long ; & se repentant de l'avoir laissé partir avec un seul domestique, il fit apeller Dubois : Voilà ma bourse, lui dit-il, prends sur le champ la route de Paris ; ne t'arrête point que tu n'ayes rejoint la chaise de Mademoiselle Dumenil. Je te défends en même-tems de lui parler, ni même de te laisser voir à elle, ou à ses gens ; suis-la seulement d'assez près pour la secourir, s'il lui arrivoit le plus leger accident : arrive à Paris en même-tems qu'elle ; prends soin d'y remplir le même objet ; vois où elle ira descendre ; examine ce qu'elle fera, sur-tout qui elle verra. Pendant la route écris-moi tous les

ſoirs des nouvelles de ſon voyage ; & de Paris, écris-moi jour par jour un détail exact de ſa ſanté & de ſa conduite. Vas, mon cher Dubois, pars dans l'inſtant, & ſi tu m'aimes, ſois diligent & fidéle. Après le départ de Dubois, il ſe ſentit un peu plus tranquille. Il eſſaya de dormir quelques heures ; mais quel affreux réveil ! Quelle journée ſe préparoit pour lui ! Revoir tous les lieux qu'il avoit habités avec Olimpe, ſans l'eſpérance de l'y retrouver jamais ! Revoir ſa femme, qui étoit devenue pour lui une furie déchaînée ! Il fallut pourtant ſe réſoudre à ſubir tous ces différens genres de ſuplices. Il ne voyoit plus la Marquiſe qu'aux heures où il y avoit du monde. Il paſſoit le reſte du tems à ſe promener avec le Chevalier, ou à ſe nourrir ſeul de ſes chagrins, en attendant les let-

tres de Dubois. Elle arrivoient réguliérement tous les jours, & c'étoit le ſeul moment de conſolation qu'il éprouvât. Il aprenoit que le voyage d'Olimpe ſe faiſoit ſans inconvénient, qu'elle paroiſſoit triſte, mais en bonne ſanté. Il avoit ſçu ſon arrivée à Paris ; il étoit enfin inſtruit de ſon entrée à la Communauté de S. Maur. Il reçut même une lettre d'elle, pleine des ſentimens les plus touchans. Il étoit tranſporté ; il la baiſoit, il la reliſoit ſans ceſſe, il éprouvoit enfin que l'amour ſçait charmer, même les Amans malheureux. Il y avoit plus de trois mois que ces choſes étoient à-peu-près dans la même ſituation, lorſque mon pere reçut une lettre de Dubois qui lui donna les plus vives allarmes. Il lui mandoit qu'ayant ſçu depuis quelques jours, que Mademoiſelle Dumenil n'étoit

plus à la Communauté de S. Maur, il y avoit été lui-même ; qu'il avoit parlé à la Supérieure, & l'avoit trouvée dans la plus grande affliction de ne sçavoir absolument ce que sa cousine étoit devenuë. Voilà, ajoûtoit Dubois, exactement ce que m'a dit cette bonne Religieuse. Je vais vous copier mot pour mot sa conversation : *elle ne sortoit jamais, il y a huit jours qu'elle reçut une lettre, qui parut l'affliger beaucoup. Je lui demandai en vain dequoi il étoit question ; elle me dit avec douceur que c'étoit un secret, & que je devois juger combien il lui étoit recommandé, puisqu'elle m'en faisoit un mistére. Elle s'habilla le lendemain de très-bonne heure, & me dit qu'elle avoit une affaire de conséquence. Je ne crus pas devoir lui refuser la per-*

miſſion de ſortir, qu'elle me demandoit pour la premiére fois. Elle me prévint qu'elle pourroit rentrer tard. Le ſoir je fis attendre notre Tourriere juſqu'à dix heures, elle ne revint point. J'étois dans la plus grande inquiétude, ſurtout lorſque j'apris qu'elle avoit fait mettre un aſſez gros paquet, & une caſſette dans le caroſſe, qui l'étoit venu prendre. Je paſſai la nuit dans cette agitation. J'écoutois ſans ceſſe ſi je n'entendrois point ſonner à notre porte. Enfin, à ſept heures du matin, un Commiſſionnaire étranger, m'aporta une lettre d'elle; je l'ouvris avec précipitation; elle me marquoit que les raiſons les plus fortes l'obligeoient de s'éloigner, que ces mêmes raiſons l'empêchoient de m'inſtruire du lieu de ſa retraite,

qu'elle ne pouvoit tenir trop cachée. Elle finiſſoit par me demander toujours mon amitié, en me priant de lui pardonner une fuite ſi précipitée, mais où elle avoit été contrainte par la néceſſité la plus preſſante. Voilà, diſoit Dubois, tout ce que j'ai pu tirer de la Supérieure; dès que je l'ai eu quittée, j'ai fait toutes les démarches que le tems m'a permis de faire, je n'ai rien découvert encore. Je vais redoubler de ſoins & de recherches. Je ne vous écrirai que dans deux jours. Soyez ſûr que je ne négligerai rien pour avoir quelque nouvelle à vous mander. Mon pere étoit au deſeſpoir, il ne ſçavoit où porter ſes idées. Son premier mouvement avoit été de penſer que Dumont avoit découvert le lieu de ſa retraite; qu'elle même

avoit peut-être pris soin de l'en instruire (il y avoit six mois qu'il n'étoit plus à Grenoble.) Mon pere pensoit que la lettre qu'Olimpe avoit reçuë étoit de lui ; mais réfléchissant après sur l'affliction que la Supérieure avoit remarquée en elle, après la réception de cette lettre, il ne pouvoit accorder ces contrariétés ; il étoit dans un trouble, dans une perplexité continuelle. Il passa ce jour-là tout entier à se promener tête-à-tête avec le Chevalier d'Auny. Que jugez-vous donc de cette fugue, lui disoit-il ? Seroit-ce un arrangement concerté pour suivre son amant ? Je l'ai soupçonné d'abord : mais les circonstances paroissent démentir ce soupçon ; d'ailleurs, je la connois, je lui rends justice, la fausseté est hors de son caractére. J'y suis aussi embarassé que vous, répon-

dit M. d'Auny ; mais je ne crois ſurement point Mademoiſelle Duménil capable d'avoir ſupoſé ces raiſons-là. De plus, quel eût été ſon motif ? Cette Supérieure du Couvent n'étoit-elle pas dans le cas de ſe payer de la premiére excuſe qu'elle eût voulu donner à ſon départ ? Avoit-elle beſoin de ſupoſer une hiſtoire effraïante pour éviter ſes pourſuites ? Non, encore une fois, je ſuis très-perſuadé que ſi vous avez ſujet d'être inquiet, vous n'en avez point ici d'être jaloux. Hélas ! reprenoit mon pere, ſçais-je ce que je dois ſouhaiter ? Si elle avoit eu recours à cette tournure ſinguliére pour couvrir ſes démarches, je ſerois furieux, je l'avoue : mais je ne craindrois rien pour elle, je la ſçaurois heureuſe & tranquille. Cette ſûreté (j'en rougis) ſeroit au moins un contre-

poiſon à mes maux. Oüi, mon ami, je ſuis accoutumé à être malheureux. Etoit-ce donc trop demander que de l'être ſeul ? Mais dans quelle affreuſe incertitude faut-il que je demeure ? Où dois-je porter la terreur, qui ſaiſit mon imagination ? . . . . Ils en étoient-là quand on rendit au Marquis une lettre de Dubois. Il la déchira preſque pour l'ouvrir plus vîte : mais quel ſurcroit de deſolation, en la liſant : Il mandoit qu'il avoit couru, & fait courir jour & nuit ; qu'il n'y avoit point de Couvents, point de maiſons garnies, d'appartement de loüage à Paris & aux environs, qu'il n'eût viſités, qu'il avoit même employé le miniſtére d'un de ſes amis commis de la police, que tous ſes ſoins avoient été inutiles, & que ſans doute Mademoiſelle Duménil n'étoit plus à Paris.

ris. Mon pere en lisant & relisant cette lettre, étoit devenu pâle & froid comme la mort ; il seroit tombé sans doute, si le Chevalier ne l'eût soutenu. Il le regardoit avec des yeux égarés, & sans pouvoir lui parler ; un moment après, ô ciel ! s'écria-t-il, qu'avois-je donc fait pour devenir le modèle du malheur ! Eh ! quel courage assez fort résisteroit aux coups redoublés dont je me vois sans relâche accablé ? Mais, Chevalier, quelle idée affreuse vient me frapper ! je la rejette ; elle revient malgré moi : Oüi, je crois voir ici la violence & la noirceur de ma femme ; elle est amie d'un ministre puissant ; elle aura abusé de sa confiance, & de son autorité ; elle aura obtenu une lettre de cachet pour faire arrêter Olimpe.... Ah ! si je le croyois....! Quelle injuste

penſée adoptez-vous, lui dit Monſieur d'Auny ! La Marquiſe a des torts, que je ſuis loin d'excuſer : mais je ne la crois point capable de pouſſer les choſes juſques-là, elle y auroit trouvé plus de difficulté que vous ne penſez. Et moi, reprenoit mon pere, je la crois capable de tout : ſa trahiſon & ſon audace avec moi me laiſſent en droit de tout craindre d'elle. Ne prétendez pas non plus me raſſurer par les difficultés que ſa rage eût pû rencontrer dans ſes effets. Olimpe eſt jeune, jolie, ſans aveu, ſans protections, ſans connoiſſances même à Paris. Quel champ pour bâtir aiſément une hiſtoire faite pour la perdre ! Tout ſert à confirmer cette affreuſe lumiére, & je n'en doute plus. Voyez donc, répondit encore le Chevalier, combien vous vous plaiſez à vous tourmenter. Je n'en-

tre point dans votre fantaisie ; je ne puis croire facilement qu'une femme raisonnable fasse une pareille horreur, ni qu'un ministre s'y prête si legérement ; dès yeux moins prévenus ne voyent pas si noir en un moment. Mais je supose le fait : vous n'avez encore rien à craindre pour Mademoiselle Duménil, puisque par sa lettre même à cette Supérieurieur de Saint Maur, elle a pris la fuite sur un avis secret, & pour se soustraire à un danger pressant. Concevez donc que votre passion vous trouble au point de vous rendre aussi cruel à vous-même, qu'injuste envers les autres. Mon pere se rendit à cette derniére réflexion. Il se sentit moins allarmé ; mais ses soupçons sur la volonté noire de sa femme ne purent être détruits par aucunes raisons. Il la haïssoit, &

c'étoit pour lui une ſorte de ſatiſfaction funeſte de la voir ſe rendre véritablement odieuſe. Il auroit voulu que l'Univers entier la vit avec les mêmes yeux, & en penſât comme lui : rien ne pouvoit calmer ſa haine, ni conſoler ſon amour. Le retour de Dubois acheva de le deſeſpérer, quand il lui confirma l'inutilité de ſes recherches. Le Chevalier d'Auny employa inutilement tout ce que l'amitié put lui ſuggérer pour diſtraire mon pere des objets dont ſon cœur étoit plein, & qui ſe ſuccédoient ſans ceſſe pour le tourmenter ; toutes ſes idées étoient épuiſées ſans ſuccès depuis quatre mois, lorſque le hazard fit naître au Marquis une occaſion de diſſipation, qui lui devint bien dangereuſe par la ſuite. Ce fut le goût du jeu : ne pouvant enviſager la Marquiſe ſans

peine, & presque sans horreur ; il avoit soin que dès le matin sa maison fût toujours pleine ; le jeu continuel, & sur-tout le gros jeu suffisoit pour cela. Il joüa d'abord par nécessité, comme il avoit fait toute sa vie. Ensuite les jeux d'hazard le tentérent ; il s'y livra, il gagna quelque-tems : le goût suivit, bientôt après il se vit en perte ; & se sentant piqué, il alla beaucoup plus loin qu'il ne comptoit, & qu'il n'auroit dû faire. Il perdit en très-peu de tems des sommes si considérables, que sa fortune ne s'en est jamais relevée. M. d'Auny desolé de ce qu'il voyoit, voulut un jour lui en parler sérieusement ; il éprouva, pour la premiére fois peut-être, une réponse d'humeur de la part de son ami. Mon pere toujours intérieurement devoré de ses chagrins, aigri par le nouveau genre d'infor-

tune qui le pourſuivoit encore, lui dit aſſez ſéchement, qu'il étoit déja trop malheureux ; que ſa maiſon étoit devenue un enfer pour lui, & que ſans s'embarraſſer d'un avenir, dont il ne pouvoit attendre de ſatisfaction ; il ſaiſiroit tout ce qui pourroit ſe preſenter d'occaſions de perdre de vue des objets qui le mettoient ſans ceſſe au deſeſpoir. M. d'Auny n'inſiſta point ; il le connoiſſoit trop ; & l'aimoit aſſez pour ne pas chercher à irriter ſes peines, ſur-tout n'en eſpérant aucun fruit : mais il s'occupa de ce moment à chercher un moyen qui pût lui ôter à la fois & le mal qu'il vouloit fuir, & le reméde dangereux qu'il y aportoit. L'amitié ne manque jamais de reſſources, & ſçait tout entreprendre pour en faire uſage le Chevalier l'éprouva.

La poſte arrivoit tous les ſoirs à

Grenoble ; on aportoit à mon pere ſes lettres ſur le champ, quelque part qu'il fût ; & comme à cette heure-là, ordinairement il étoit avec la compagnie, ſa coutume étoit de paſſer un moment dans ſon apartement pour décacheter ſes paquets. Environ trois ſemaines après ſa derniére converſation avec M. d'Auny, on lui remit ſes lettres à l'ordinaire : il s'y trouva un paquet contreſigné du Miniſtre de la Guerre : quoique ce fût une choſe aſſez ſimple & qui arrivoit même ſouvent ; le Chevalier affecta de le remarquer tout haut, & ſe leva le premier pour faire penſer mon pere à venir lire ſes dépêches : il le ſuivit, & dès qu'ils furent ſeuls. Ecoutez-moi un moment, lui dit-il, vous lirez après. Je vois avec la plus grande peine, que rien ne peut prendre ſur vous ; la ſeule di-

jugera convenable. Il m'écrivit il y a huit jours, deux mots, & me mande que j'ai eu raison d'avoir confiance en lui : qu'il avoit vu le Ministre, & que vous recévrez incessamment un ordre de venir à la Cour, pour obvier à toute délicatesse de votre part sur le congé: sans doute que l'ordre est dans ce paquet : ils le décachetérent, c'étoit lui en effet. Mon pere voulut parler ; le Chevalier l'arrêta : Ecoutez-moi encore un moment, lui dit-il ; restez ici jusqu'au souper ; je vais rentrer là-dedans ; j'ai parlé exprès tout haut de cette lettre contresignée ; je vais annoncer que vous venez de recevoir ordre de vous rendre incessamment à Versailles : ces mêmes bruits qui courent rendront la chose plus vraisemblable. Comme vous êtes pressé d'obéir, vous laisserez ici toute

votre maiſon ; vous partirez dans votre chaiſe avec trois ou quatre domeſtiques ſeulement. Vous aurez par-là un prétexte honnête de quitter votre femme ; & d'aller faire vous-même de nouvelles informations ſur le ſort de votre maîtreſſe. Eh bien, êtes-vous content de moi ? Ah ! s'écria mon pere, vous êtes mon ange tutélaire ! Quelle heureuſe idée vous avez eu-là ! Vous me rendez la vie ; & voilà la premiére lueur de joïe que j'aïe aperçuë depuis huit mois. Allez, mon cher Chevalier, retournez dans le ſalon : annoncez, préparez mon départ : ne craignez point de me laiſſer ſeul. Le ſervice eſſentiel que vous venez de me rendre, me donne aſſez de ſujets de m'occuper. Que je vous ai d'obligations ! Oüi, le ſort, qui me perſécute, ſemble avoir réparé tous ſes torts, en me

donnant un ami tel que vous. Tout fut arrangé comme ils l'avoient projetté. La journée du lendemain fut employée toute entiére aux préparatifs du voyage ; & mon pere partit la nuit suivante, après avoir dit au Chevalier l'adieu le plus tendre, & lui avoir recommandé le soin de tout ce qui pouvoit l'intéresser, n'ayant de confiance qu'en lui seul.

Le moment du départ avoit paru tirer le Marquis de sa langueur : mais la route le rendit plus triste que jamais ; seul, livré à toutes ses réflexions, n'ayant pour objet que le chemin qu'avoit suivi Mademoiselle Duménil en s'éloignant de lui, peut-être pour jamais. Tout la lui retraçoit. Il la voyoit toujours plus charmante, courant au-devant de la perfidie qui l'attendoit. Ah ! disoit-il, si elle m'avoit aimé, si du moins elle avoit eu

pitié de l'état où j'allois tomber, elle eût trouvé le moyen de m'informer de ſa retraite. Elle eût penſé à avoir recours à moi. Elle ſçait que je ne ſuis ni ſans crédit, ni ſans amis : mais elle me craint ſans doute ; elle ne voit en moi que ſon perſécuteur, que la cauſe fatale de tout ce qui a troublé ſes jours : quelle deſtinée ! Quoi je ne l'aurai vuë que pour emporter le trait empoiſonné, qui me déchire ſans eſpoir de retour ! Je ne l'aurai adorée que pour la perdre, en la rendant malheureuſe ! Il arriva à Paris l'eſprit & le cœur rempli de ces réflexions accablantes.

Fin de la première Partie.





